LES

INDIFFÉRENTS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le second Théâtre-Français (Odéon), le 22 octobre 1863.

DU MÊME AUTEUR

A LA CAMPAGNE, comédie en un acte, jouée au Vaudeville.

UN SECRET DE FAMILLE, drame en cinq actes, joué à l'Ambigu.

LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Villetard, jouée à l'Odéon.

LA VENGEANCE DU MARI, drame en trois actes, joué à l'Odéon.

LES PARENTS TERRIBLES, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Journault, jouée à l'Odéon.

LE VRAI COURAGE, comédie en deux actes, en collaboration avec M. Bravard, jouée au Vaudeville.

LES MARIS A SYSTÈMES, comédie en trois actes, jouée au Gymnase.

TROIS NOUVELLES. Un volume.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES

INDIFFÉRENTS

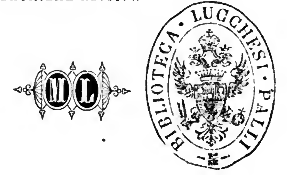
COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

ADOLPHE BELOT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



PERSONNAGES

SIMONET, 46 ans	MM.	TISSERANT.
ARISTIDE, son fils		THIRON.
OLIVIER DE LESTAQUE, 30 ans		RIBES.
JULIO BENETTI		LUDOVIC.
DE SAINT-CLAIR		RIGA.
DE LESPINOIS		DELILLE.
JOSEPH, valet de chambre		ÉTIENNE.
MADAME SIMONET.	Mmes	PICARD.
SUZANNE, sa fille		A. MOSÉ.
LAURE DE NEUVILLE, leur cousine		DEBAY.

Les quatre actes se passent de nos jours. — Le premier, troisième et quatrième, chez Simonet, dans une maison de campagne, qui lui appartient, près de Vichy. — Le deuxième acte, dans un hôtel de Vichy.

La mise en scène est prise de la salle. Les premier personnage inscrit en tête des scènes est toujours a la gauche du spectateur.

S'adresser, pour la mise en scene detaillée, à M. Eugène Pierron, régisseur du théâtre impérial de l'Odéon.

LES

INDIFFÉRENTS

ACTE PREMIER

Un salon, au rez-de-chaussée, donnant sur des jardins. — Cheminée au fond. — Portes latérales, deuxième plan. — Canapé à droite, piano à gauche. — Guéridon au milieu de la scène. — Croisées de chaque côté de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTIDE, puis JOSEPH.

ARISTIDE, assis près du guéridon.

Quelle ridicule invention! ce flacon renferme à peine trois gouttes d'eau de fleurs d'oranger, elles ne veulent jamais sortir. (Secouant le flacon.) J'ai beau faire, impossible! (Il frappe sur un timbre.) Joseph, l'eau de fleur d'oranger est-elle un poison?

JOSEPH, qui est entré par la droite.

Je ne l'ai jamais entendu dire, monsieur.

ARISTIDE.

Alors, pourquoi me la donnez-vous à si petites doses? Si c'était de l'opium, je comprendrais votre sollicitude, mais...

JOSEPH.

Si monsieur m'ordonnait de lui donner de l'opium, j'obéirais à monsieur.

ARISTIDE.

Ah! vraiment? En attendant que je vous donne cet ordre... débarrassez-moi de ce flacon, et apportez la bouteille dans laquelle vous avez puisé ces trois gouttes si... tenaces. (Joseph sort par la droite.)

SCÈNE II

ARISTIDE, puis SIMONET et JULIO.

ARISTIDE, se levant et regardant sortir Joseph.

Ce domestique m'a dit un mot dur : « Si monsieur me demandait de l'opium, je lui en donnerais. » Quoi! je voudrais m'empoisonner qu'il ne s'y opposerait pas ! (Il va s'asseoir sur le canapé à droite ; apercevant Simonet et Julio qui entrent par la gauche.) Tiens! mon père et Julio!... Je vous croyais à Vichy sur la promenade?

SIMONET, allant près de son fils.

Julio ne me propose rien d'amusant.

JULIO.

Permettez, je vous offre de passer ici la soirée.

SIMONET.

En famille! que ferons-nous?

JULIO.

Nous causerons avec ces dames qui vont revenir du jardin ; elles sont fort aimables.

SIMONET.

Aimables... aimables! sans doute; mais je suis le mari de l'une, le père de l'autre, le cousin de la troisième, et j'ai passé tant de soirées avec elles...

JULIO.

Que vous ne seriez pas fâché, ce soir...

SIMONET.

Justement, mon cher, justement. (A Aristide.) Que fais-tu, toi?

ARISTIDE.

Tu le vois, je m'ennuie. (Julio va se mettre au piano, à gauche.)

SIMONET.

Et après ?

ARISTIDE.

Après, quoi ?

SIMONET.

Quand tu te seras ennuyé?

ARISTIDE.

Quand je me serai ennuyé ici, j'irai m'ennuyer à mon cercle.

SIMONET.

Alors, tu ne proposes rien?

ARISTIDE.

Absolument rien... je laisse les autres proposer et je les suis à droite ou à gauche (étouffant un bâillement) avec autant de plaisir.

SIMONET.

Allons, je vois que je ne puis compter que sur moi pour l'emploi de ma soirée. (Il remonte vers la cheminée.)

ARISTIDE.

Oh! sois tranquille, tu ne trouveras rien à faire.

SIMONET.

Pourquoi?

ARISTIDE.

Parce que tu me ressembles, rien ne t'intéresse, rien ne t'amuse! Tu es bien mon père, je suis bien ton fils... Seulement j'ai l'ennui calme et flegmatique; toi, tu as l'ennui nerveux et agité, tu ne peux tenir en place, tu te remues sans cesse, tu es toujours en quête de plaisirs que tu ne trouves jamais.

SIMONET, à Julio.

Il a raison. (Montrant Aristide.) Comme il me connaît! (Julio va à la croisée de droite.)

ARISTIDE.

Alors prends ton parti bravement, comme moi. Je ne sais que faire de ma soirée... Eh bien, (il se lève et passe à gauche en prenant son chapeau, qui était sur le guéridon) je vais au jardin m'étendre sur trois ou quatre chaises et me livrer à une courte sieste jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me rendre au cercle. Je t'offre de partager avec moi cette distraction.

SIMONET.

Mais je n'ai pas sommeil.

ARISTIDE.

Ah! si tu veux aussi avoir sommeil! tu es trop difficile, rien ne te séduit; tu es bien plus endurci que moi... Au revoir. (Il s'éloigne à gauche, puis revient.) Si tu décides quelque chose, tu me trouveras là-bas, dans le bosquet, et je te suivrai où tu voudras, sinon avec empressement, du moins avec résignation. (Il sort à gauche.)

SCÈNE III

SIMONET, JULIO.

SIMONET, regardant avec admiration Aristide qui s'éloigne.

Quelle charmante nature ! (A Julio.) Vous ne m'avez jamais dit ce que vous pensiez de ce grand garçon-là ?

JULIO.

Votre fils?

SIMONET.

Oui, mon fils.

JULIO.

Il est assez bien réussi; à sa toilette, à ses manières, on le prendrait pour un Anglais... un vieil Anglais.

SIMONET.

N'est-ce pas? il porte plus que son âge, et il est d'une froideur tout à fait distinguée... Et, au moral, qu'en dites-vous?

JULIO.

Au moral?... il est très-fort !

SIMONET.

Justement! j'ai voulu faire de lui ce qu'on appelle de nos jours un homme fort, et je crois y être parvenu. (Il s'assied près du guéridon à gauche.)

JULIO.

Parfaitement; mais je croyais vous avoir entendu dire que vous ne vous étiez pas occupé de l'éducation de vos enfants?

SIMONET.

Sans doute, sans doute ; je suis, tel que vous me voyez, de l'école américaine. Les enfants doivent voler de bonne heure de leurs propres ailes; pas de lisières, pas d'entraves, et ils deviennent des hommes. J'ai cru cependant devoir donner à mon fils deux conseils, deux seulement, mais ils sont parfaits.

JULIO, s'asseyant de l'autre côté du guéridon à droite.

Peut-on les connaître?

SIMONET.

Comment donc? mais avec plaisir. Premier conseil : se placer au-dessus de la tête un petit paratonnerre !

JULIO.

Un paratonnerre!

SIMONET.

Oui, avec une chaîne qui descend tout le long du corps et

vient se perdre aux pieds. Armé de la sorte, on ne court aucun danger; s'il survient un de ces accidents, de ces malheurs, enfin de ces brusques événements qui tombent sur un homme comme la foudre et l'abattent le plus souvent...vous concevez, la foudre éclate, glisse et se perd.

JULIO.

C'est très-bien imaginé.

SIMONET.

N'est-ce pas ? Pour mon compte, je m'en suis toujours bien trouvé.

JULIO.

Et votre autre conseil, quel est-il ?

SIMONET.

N'avoir point de passions.

JULIO.

N'avoir point de passions! mais je croyais qu'il ne dépendait pas...

SIMONET.

Permettez! permettez !... quand je dis : N'ayez point de passions ! je n'entends pas conseiller de se priver de tout et de vivre en cénobite ; au contraire, ne vous refusez rien, mais n'abusez pas : telle est ma devise. Vous aimez le bon vin, buvez-en, mais ne vous grisez jamais; vous aimez les chevaux, montez à cheval, mais ne sautez pas de barrières; ayez des amis, mais pas d'ami intime. Enfin, si votre cœur est tendre, donnez-lui des satisfactions douces et tempérées. Voilà mon avis, est-ce le vôtre ?

JULIO.

Entièrement.

SIMONET.

A la bonne heure. (Lui serrant la main.) Vous méritiez d'être mon compatriote.

JULIO.

C'est trop d'honneur!

SIMONET.

Mais, pour un Italien, je ne vous cacherai pas que par moments vous m'étonnez un peu...Je vous trouve toujours de mon avis, et cependant les gens de votre pays aiment la controverse, ils discutent volontiers.

JULIO.

J'ai laissé en Italie tous mes vices, je ne voyage qu'avec mes qualités.

SIMONET, riant.

C'est plus léger. (Les dames entrent par la droite.)

JULIO.

Vous l'avez dit... mais voilà ces dames. (Il se lève.)

SIMONET, se levant.

Sauvons-nous !

JULIO.

Non. Je resterai, si vous le permettez.

SIMONET.

Alors, je pars seul. (Il gagne la porte de gauche, mais Suzanne, qui vient d'entrer, le retient ; Julio s'approche de madame Simonet.)

SCÈNE IV

SIMONET, SUZANNE, MADAME SIMONET, JULIO.

SUZANNE, à son père.

Tu ne t'en iras pas avant de m'avoir entendue... c'est bien décidé.

SIMONET.

Parle, voyons, parle.

SUZANNE.

Il s'agit de me rendre un service.

SIMONET, effrayé.

Un service?

SUZANNE.

Oh! rassure-toi!... un service dans tes moyens... un tout petit service.

SIMONET.

S'il est tout petit...

SUZANNE.

Je voudrais prendre l'air!

SIMONET.

Mais prends l'air, prends l'air... le jardin... (Il veut s'éloigner.)

SUZANNE, le retenant.

Oui... oui, je sais... mais le jardin est entouré de grands murs; je préférerais faire une petite promenade au dehors.

SIMONET.

Je n'y vois pas d'inconvénient, c'est accordé! (Il veut s'éloigner.)

SUZANNE, le retenant.

C'est qu'il me faudrait ton bras.

SIMONET.

Mon bras! y penses-tu? est-ce que j'ai l'habitude...?

SUZANNE.

Non; mais si tu la prenais...

SIMONET.

Je n'en vois pas la nécessité. Si tu tiens absolument à sortir, adresse-toi à ta mère. Madame Simonet, (il s'avance près de sa femme) Suzanne voudrait faire un tour de promenade,

MADAME SIMONET, assise sur le canapé à droite.

Eh bien, monsieur?

SIMONET.

Accompagnez-la.

MADAME SIMONET.

Je ne sors jamais le soir, monsieur; vous le savez. (Suzanne s'assied à son piano à gauche.)

SIMONET.

Non, je ne le savais pas.

MADAME SIMONET.

C'est juste. Comment l'auriez-vous su? vous partez sitôt après votre dîner.

SIMONET.

Qu'y a-t-il d'étonnant? chacun ne fait-il pas ici ce qui lui convient? depuis longtemps n'ai-je pas établi cette règle?

MADAME SIMONET.

En effet, depuis le lendemain de notre mariage.

SIMONET.

Vous vous en plaignez? (Julio remonte la scène, en passant derrière le canapé.)

MADAME SIMONET.

D'abord, je ne me plains jamais; puis j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Rien ne me forçait à me marier, et j'avais prévu ce qui m'arriverait en vous épousant.

SIMONET.

Pourquoi m'épouser alors, puisque vous aviez la double vue?

MADAME SIMONET.

On prévoit souvent son sort sans pouvoir l'éviter.

SIMONET.

Et vous êtes mécontente de votre sort?

MADAME SIMONET.

Je ne dis pas cela.

SIMONET.

Vous avez bien raison de ne pas le dire... Que vous manque-t-il, je vous prie? Est-ce que je ne vous laisse pas libre de toutes vos actions? est-ce que je vous empêche de vous amuser? est-ce que je vous tourmente?

MADAME SIMONET.

Vous ne vous occupez même pas de moi, je vous rends cette justice.

SIMONET.

Alors, laissez-moi maître de me conduire à ma fantaisie. Si j'aime à sortir après mon dîner... laissez-moi sortir. (Julio va à la cheminée au fond.)

MADAME SIMONET.

Qui vous en empêche, monsieur: avant votre dîner, après votre dîner, pendant votre dîner?

SIMONET.

Pourquoi me faire des reproches parce que je ne vous promène pas?

MADAME SIMONET.

Mais je ne vous ai fait aucun reproche. Depuis longtemps j'ai renoncé au plaisir d'être promenée par vous, ainsi qu'à beaucoup d'autres distractions. J'ai dû me créer une existence à part, et je suis aussi insensible aux choses de ce monde que le monde est insensible à mes souffrances.

SIMONET.

Vos souffrances! vos souffrances! vous me faites bondir avec vos souffrances! où sont-elles?

MADAME SIMONET.

Il est inutile que je vous en fasse part, monsieur; vous ne les comprendriez pas.

SIMONET.

Non, je ne les comprendrais pas! non, je ne les comprendrais pas!

MADAME SIMONET.

Vous le voyez bien. Je ne réclame qu'une grâce, c'est qu'on me permette de vivre en paix dans le calme et le recueillement qui seuls me conviennent.

SIMONET.

Vivez en paix, qui vous en empêche?

MADAME SIMONET.

Lorsqu'on n'a pu avoir sur cette terre l'existence qu'on était en droit d'attendre, il faut essayer de s'en préparer une là-haut.

(Simonet lève les épaules et remonte vers le fond à droite ; Julio s'approche de Suzanne au piano.)

JULIO, à Suzanne.

Vous paraissez triste, contrariée, mademoiselle ?

SUZANNE.

Il y a de quoi! j'espérais en venant à Vichy avoir quelques distractions; mais c'est absolument comme à Paris. (Elle se lève et Simonet descend en scène.) Si je m'adresse à mon père, il me renvoie à ma mère, qui me renvoie à mon frère, qui me tourne le dos; je ressemble à un volant entre trois raquettes : chacun le repousse et le fait voltiger.

JULIO.

Mais, mademoiselle, votre cousine madame de Neuville ne cherche que des occasions de se distraire, et, si vous le désiriez...

SUZANNE.

Oh! déjà cet hiver, elle m'a conduite dans tous les bals où elle allait, je ne veux pas lui être à charge encore cet été : puis, deux femmes ne peuvent pas se promener ainsi seules le soir. (Simonet va s'asseoir près de la cheminée.)

JULIO.

Si madame de Neuville et vous le permettez, mademoiselle, j'aurai le plaisir de vous accompagner comme je le faisais l'hiver dernier lorsque vous quittiez le bal. Je me charge d'organiser une promenade en voiture pour ce soir.

SIMONET, revenant à Julio.

Voyons, mon cher, sortons un instant, vous reviendrez si vous le désirez. (Au moment où ils vont sortir, Aristide entre.)

SCENE V

JULIO, ARISTIDE, SIMONET, JOSEPH, SUZANNE, MADAME SIMONET.

ARISTIDE.

Il n'est plus temps de sortir!

SIMONET.

Pourquoi ?

ARISTIDE.

Tu vas avoir une visite.

SIMONET.

Une visite? oh! non.

ARISTIDE.

Pardon, pardon! je ne vais pas recevoir tout seul ce monsieur; c'est déjà bien assez d'avoir été réveillé par Joseph; il n'en fait jamais d'autres. (Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)

SIMONET, à Joseph.

Où est la personne dont parle Aristide?

JOSEPH.

Elle est restée dans le jardin.

SIMONET.

A-t-elle dit son nom?

JOSEPH.

M. Olivier de Lestaque.

JULIO, à lui-même.

Tiens! Olivier, ici!

SIMONET.

Olivier de Lestaque! mais je le connais! Est-ce que ce n'est pas cet officier de marine...? (Aristide va s'asseoir près de la cheminée à droite.)

MADAME SIMONET.

Lui-même! vous l'avez assez souvent vu chez vous pour vous le rappeler... vous savez bien, à l'époqne où notre cousine Laure n'était pas encore mariée.

SIMONET.

Oui, oui, j'y suis!... n'est-ce pas même par dépit de l'avoir vue épouser M. de Neuville qu'il a brusquement demandé de partir pour je ne sais plus quelle lointaine expédition?

MADAME SIMONET.

C'est tout à fait cela. Vous deviez vous attendre à le voir revenir, aujourd'hui que Laure est veuve; je vous l'avais annoncé.

SIMONET.

Vous avez dû l'annoncer. (A Joseph.) Introduisez M. de Lestaque. (Joseph sort.)

SUZANNE.

Mais il me semble qu'il y a une chose dont vous ne vous souvenez ni les uns ni les autres: c'est que M. Olivier est le meilleur ami de mon oncle.

MADAME SIMONET.

Suzanne a raison, c'est votre frère qui l'a élevé et qui l'a fait entrer dans la marine.

SIMONET.

Oui, oui; mon frère en est bien capable.

SUZANNE.

Je me rappelle aussi que M. Olivier était excellent pour Aristide et pour moi; t'en souviens-tu, Aristide?

ARISTIDE.

Vaguement! vaguement!

SUZANNE.

Comment?

ARISTIDE.

Dame! il y a plusieurs années de cela.

SUZANNE.

Est-ce que plusieurs années suffisent pour oublier les gens?

ARISTIDE.

Quand on ne les voit plus.

SIMONET, à Julio.

Ce M. Olivier dont vous allez faire la connaissance...

JULIO.

Je l'ai déjà faite en Italie.

SIMONET.

Vraiment? alors, vous savez que c'est un original, un fou qui abuse de ce qu'il a souvent vu lever l'aurore à bord de son navire, pour faire du sentiment à tout propos; mais on le laisse dire, et au fond c'est un assez joyeux compagnon... (Julio prend son chapeau.) Vous partez?...

JULIO.

Oui.

SIMONET, soupirant.

Vous êtes bien heureux, vous.

JULIO, s'avançant et saluant.

Mesdames!

JOSEPH, annonçant.

Monsieur de Lestaque!

SCÈNE VI

LES MÊMES, OLIVIER. (Il entre d'abord précipitamment par la gauche; puis, voyant que personne ne vient à sa rencontre et que Julio s'esquive, il s'arrête.)

OLIVIER, étonné, à lui-même.

Mais c'est Julio!... Julio ici! et il sort au lieu de courir à

moi!... Quel froid accueil! qu'ont-ils donc?... (Haut.) Mes voyages m'ont donc bien changé que personne ici ne semble me reconnaître?

MADAME SIMONET, assise sur le canapé à droite.

Vous vous trompez, monsieur, nous vous reconnaissons!

SIMONET.

A merveille! (Lui offrant un siége.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir?

MADAME SIMONET.

Vous venez de faire de lointains voyages, monsieur?

OLIVIER.

Oui, madame, je suis en France seulement depuis quelques jours.

ARISTIDE.

Et vous avez voulu faire connaissance avec les eaux de Vichy?

OLIVIER.

Oh! ce ne sont pas les eaux de Vichy qui m'ont conduit ici, mon cher Aristide... (Sur un geste d'Aristide.) Excusez-moi si je vous parle d'une façon si amicale; mais je n'ai pas oublié que je vous ai connu, à peine grand comme cela. (Il fait un geste.)

ARISTIDE.

Ah! vraiment! grand comme cela... J'ai grandi depuis.

OLIVIER.

Et vous avez vieilli, à ce que je vois; mais laissons ces souvenirs. Je m'aperçois que je suis doué d'un peu trop de mémoire. Je vous demande aussi pardon de l'émotion involontaire que j'ai laissé paraître en entrant ici; mais j'arrive de contrées... sauvages, où, lorsqu'on retrouve un ami, même au bout de plusieurs années, on s'élance à sa rencontre et on lui fait fête. J'avais oublié les habitudes plus... réservées de mon pays. De là mon étonnement. Il a disparu.

SIMONET, bas à Aristide.

Que voulait-il donc? je ne puis cependant pas comme chez les sauvages, ses amis, lui offrir ma maison .. et toutes ses dépendances.

ARISTIDE.

Tu lui as offert un fauteuil, c'est beaucoup de ta part. (A droite : Aristide sur le canapé; Simonet, assis à droite du guéridon; à gauche : Olivier, ensuite madame Simonet, puis Suzanne.)

OLIVIER, s'adressant à Simonet.

Je suis chargé par votre frère, monsieur, d'une mission dont je vais m'acquitter tout de suite si vous le permettez.

SIMONET.

Je suis à vos ordres, monsieur ; pourquoi donc mon frère ne m'a-t-il pas tout simplement écrit ?

OLIVIER.

Il est certaines choses qu'on préfère ne pas écrire.

SIMONET.

C'est juste ; mais alors il aurait pu venir nous voir.

OLIVIER

Je l'ai prié de me permettre de le remplacer, et il a accepté d'autant plus facilement que ses affaires l'occupent beaucoup en ce moment.

SIMONET.

Il est toujours dans les sucres et dans les cotons ?

OLIVIER.

Il est toujours un des premiers armateurs du Havre, oui, monsieur ; mais si vous voulez bien me permettre...

SIMONET.

Je vous écoute.

OLIVIER.

J'ai donc été chargé...

SIMONET, l'interrompant.

Est-ce confidentiel ce que vous avez à me dire ? préférez-vous que nous soyons seuls ? En nous promenant, nous pourrions... (Se levant.)

OLIVIER.

C'est inutile... du moment que nous sommes en famille.

SIMONET, à part, s'asseyant.

Allons, il est écrit que je ne sortirai pas !

OLIVIER.

J'ai été chargé, disais-je...

SIMONET.

Mon frère va bien du reste ?

OLIVIER.

Très-bien !

SIMONET.

Il y a fort longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles.

OLIVIER.

Peut-être ne lui donnez-vous jamais des vôtres.

SIMONET.

Je n'écris jamais !

OLIVIER.

Alors tout s'explique... Je continue ou plutôt je commence...

SIMONET.

C'est cela, commencez!... vous avez été chargé...

OLIVIER.

De vous dire que la guerre qui semble sur le point d'éclater aux États-Unis...

SIMONET.

Elle n'éclatera pas.

OLIVIER.

Pourquoi? vous avez étudié la question?

SIMONET.

Dieu m'en préserve!

ARISTIDE.

Alors tu ne peux pas savoir si la guerre éclatera ou n'éclatera pas.

SIMONET.

C'est juste, mettons que je n'ai rien dit.

MADAME SIMONET.

Il était donc inutile d'interrompre encore monsieur.

OLIVIER.

Ces bruits de guerre ont occasionné une certaine perturbation dans le commerce du Havre; on ne trouve plus les mêmes facilités dans les opérations de banque, et votre frère, monsieur, craint d'être, à la fin de ce mois, dans une situation embarrassée.

SIMONET.

Que puis-je faire à cela?

OLIVIER.

Votre frère a pensé qu'il était de son devoir de vous confier sa gêne momentanée et tout accidentelle, et de vous demander si, dans le cas où il en aurait besoin, vous pourriez mettre à sa disposition une somme de cinquante mille francs environ.

SIMONET.

Cinquante mille francs! mon frère me demande cinquante mille francs, mais c'est une somme!

OLIVIER.

Pas pour vous.

SIMONET.

Mais, pour tout le monde.

OLIVIER.

Du reste, cela peut être un excellent placement.

SIMONET.

Alors, pourquoi mon frère ne s'adresse-t-il pas à ses amis?

OLIVIER.

Il lui a paru naturel de s'adresser à son frère. Il a sur la famille des idées toutes particulières : il croit qu'entre parents, on se doit mutuellement aide et protection, et il blâme les tendances de notre époque à sacrifier ceux qui nous tiennent par les liens du sang, à des amis de fraîche date, ou quelquefois même à de simples connaissances. C'est donc pour ne pas commettre vis-à-vis de vous ce qu'il considérerait comme une faute, qu'il m'a confié la mission dont je m'acquitte en ce moment.

SIMONET.

Vous répondrez à mon frère, cher monsieur, qu'il me juge mal; je ne suis pas du tout susceptible, moi! Je ne lui en voudrais aucunement de s'adresser à ses amis, qui pourront bien plus facilement que moi l'obliger, car ils ne sont probablement pas mariés, et moi je le suis.

MADAME SIMONET.

Ah! monsieur Simonet, vous l'êtes si peu!...

SIMONET.

Pardon, madame, je le suis très-suffisamment. Du reste, j'ai des enfants.

ARISTIDE.

Papa qui saisit cette occasion de penser à nous.

SIMONET.

Enfin, s'il m'arrivait de prêter cette somme à mon frère, ce serait plus fort que moi, je voudrais savoir ce que deviendrait mon argent; il faudrait m'occuper des sucres et des cotons... jamais!

OLIVIER.

Ne vous occupez-vous donc pas de faire valoir votre fortune?

SIMONET.

Je l'ai placée à l'étranger, afin de n'avoir pas à m'intéresser aux événements politiques de mon pays.

OLIVIER.

Alors vous vous intéressez à ce qui se passe à l'étranger, cela revient au même.

SIMONET.

Nullement ! n'étant pas sur les lieux, je ne m'impressionne pas, je ne discute pas, je puis me passer d'opinion politique.

OLIVIER.

Ah! vous n'avez pas d'opinion politique?

SIMONET.

C'est ce que je redoute le plus au monde. À quoi cela sert-il, je vous prie? à discuter pour ne jamais rien se prouver, à s'échauffer le sang, à se donner des migraines! Non, monsieur, j'ai pour principe d'être toujours de l'opinion des personnes avec qui je me trouve; si elles disent blanc, je dis blanc; si elles pensent rouge, je pense rouge ! Je suis comme l'arc-en-ciel, moi ! de toutes les couleurs.

MADAME SIMONET.

Jolie comparaison !

SIMONET.

Vous dites ?

MADAME SIMONET.

Je dis : Jolie comparaison !

OLIVIER, à Simonet.

Alors, monsieur, vous ne servirez de votre vie aucune cause ?

SIMONET.

Aucune !

OLIVIER.

Et vous n'admettez pas que l'on ait certains devoirs à remplir ?

SIMONET, se levant.

Ah! voilà le grand mot que j'attendais. Je le voyais poindre depuis une heure. Mes devoirs, tes devoirs, vos devoirs! mais, mon cher monsieur, celui qui voudrait remplir tous ses devoirs n'y suffirait pas; il se condamnerait à une existence de galérien. (Olivier se lève.) Au collége, le devoir consiste à obtenir un tas de couronnes pour faire le bonheur de son père, de sa mère, de son petit frère, de sa petite sœur, de toute la maison. A vingt ans, il faut payer sa dette à la patrie; plus tard, on doit être électeur, juré, garde national, témoin de ses amis lorsqu'ils ont des duels ou qu'ils se marient, parrain de leurs enfants! Si votre oncle a la goutte, vous lui tiendrez compagnie; si votre cousine est prise par la grippe, vous irez savoir de ses nouvelles; votre tante s'est logée à Auteuil, tant pis ! vous lui devez au moins une visite par semaine; le soir, vous passerez

un habit, vous vous emprisonnerez dans une cravate blanche parce qu'il n'est pas permis de négliger les relations qu'on a dans le monde! L'âge est venu, vous rompez avec votre vie de garçon, vous vous mariez! vous allez enfin vous reposer! erreur! votre femme ne s'est pas mariée pour cela, au contraire!

MADAME SIMONET.

Ce n'est pas pour moi que vous parlez, monsieur Simonet!

SIMONET.

Ne m'interrompez pas! elle s'est mariée pour se promener, pour aller au théâtre, pour danser, pour s'amuser, et si vous comprenez vos devoirs, vous êtes tenu de lui procurer toutes ces distractions! Pourtant, elle vieillit, elle se calme, elle consent enfin à s'asseoir; vous choisissez un bon fauteuil en face d'elle et vous vous dites : Je ne bouge plus de là! Pendant ce temps, votre fille a grandi, il faut qu'elle fasse son entrée dans le monde, et vous devez la conduire de fête en fête et de bal en bal, comme vous avez conduit sa mère.

MADAME SIMONET.

Comme vous auriez dû conduire sa mère, ne confondons pas.

SIMONET.

Si bien que, de devoir en devoir, on arrive à soixante ans, épuisé, chauve et goutteux! il est vrai qu'on a droit après sa mort à cette consolante épitaphe : « Il a vécu bon père, bon époux et bon citoyen. » Eh bien, non, mille fois non! je le dis bien haut, je le crie au besoin, je suis insensible à ces jouissances d'outre-tombe, je renonce à l'épitaphe.

MADAME SIMONET.

Rassurez-vous, monsieur, vous ne l'aurez pas.

ARISTIDE.

Tu ne l'auras pas.

SIMONET.

A la bonne heure! Maintenant je vais prendre l'air, si vous le permettez. (Il prend son chapeau et passe à gauche.) Je finirais par étouffer ici. (Il sort brusquement par la gauche, deuxième plan.)

SCÈNE VII

SUZANNE, MADAME SIMONET, OLIVIER, ARISTIDE.

MADAME SIMONET, à Olivier.

Ce que vous venez de m'apprendre, cher monsieur, sur la situation financière de mon beau-frère m'a vivement contrariée.

Hélas! quand je l'ai vu se mettre dans les affaires, j'avais prévu ce qui lui arriverait tôt ou tard et je l'ai averti; mais, dans ma famille, personne ne veut m'écouter.

OLIVIER.

Que votre tendresse se rassure, madame; la position de votre beau-frère est loin d'être compromise: il trouvera facilement chez ses amis, je l'espère, ce qu'il ne trouve pas dans se lamille. Je vais tout à l'heure lui écrire pour lui faire part des dispositions de M. Simonet, et il avisera aussitôt.

MADAME SIMONET.

Vous voudrez bien lui dire dans votre lettre que je regrette vivement de ne pouvoir pas lui être utile dans les circonstances qui se présentent; mais vous avez jugé par vous-même du caractère de mon mari, il ne tiendrait aucun compte des demandes que je pourrais lui adresser, je ne suis rien ici, absolument rien; je vis étrangère à tout ce qui se passe. Veuillez m'excuser et me plaindre. Au revoir, monsieur; viens, Suzanne. (Elle prend le bras de sa fille, et elles sortent à droite, deuxième plan.)

SCÈNE VIII

OLIVIER, ARISTIDE.

ARISTIDE, toujours assis.

Quant à moi, cher monsieur, vous comprenez... je ne dispose pas de grands capitaux.

OLIVIER.

Je le pense bien... à votre âge!

ARISTIDE, se levant.

A mon âge!... à mon âge! mais, monsieur, dans notre siècle, à partir du jour où l'on sort du collége... on n'a plus d'âge.

OLIVIER.

Avez-vous les cinquante mille francs qui sont nécessaires à votre oncle?

ARISTIDE.

Je les aurais que je ne pourrais pas vous les donner! Hélas! je fais partie du Cercle de la Salamandre.

OLIVIER.

Le Cercle de la Salamandre?

ARISTIDE.

Quoi! vous n'en avez pas entendu parler. Au fait, vous arrivez de si loin... Si vous voulez me permettre de vous donner

une idée de nos statuts, vous serez tout de suite au courant de la situation?

OLIVIER.

Mais, avec plaisir; ces statuts doivent être fort curieux.

ARISTIDE, saluant.

La modestie me défend de l'avouer, c'est moi qui les ai rédigés... aussi je les sais par cœur.

OLIVIER.

Voyons.

ARISTIDE.

« Article 1er. — Comme il a été reconnu que pour passer agréablement son temps dans ce monde, l'homme ne peut se suffire à lui-même et qu'il a malheureusement besoin de son semblable, il est formé une société sous la dénomination de Cercle de la Salamandre. »

OLIVIER.

Tiens! tiens! j'ignorais...

ARISTIDE.

« Article 2. (Olivier va s'asseoir à gauche du guéridon.) — Le siége principal de la Société est à Paris; mais elle aura pendant deux mois de l'année un pied-à-terre à Vichy, afin que les estomacs délabrés du Cercle puissent se rétablir et se livrer sans danger, pendant l'hiver, à de nouveaux plaisirs. »

OLIVIER.

Voilà qui est fort bien vu.

ARISTIDE, s'asseyant en face d'Olivier.

« Article 3. — Désirant maintenir, le plus lontemps possible, la bonne harmonie au milieu de nous et persuadés que tout service rendu entre amis, conduit nécessairement, soit à un refroidissement fâcheux, soit à de tristes discordes, nous arrêtons : 1° Il est expressément défendu, sous peine d'exclusion immédiate, à tout membre du Cercle de demander ou de rendre un service quelconque à un de ses collègues ? »

OLIVIER.

Mais votre oncle n'est pas, j'imagine, un de vos collègues?

ARISTIDE.

Monsieur, nous avons tout prévu. « 2° Et afin de nous mettre en garde contre notre générosité naturelle qui, sagement contenue parmi nous, pourrait extérieurement se manifester d'une manière regrettable et onéreuse, nous arrêtons que, sous les mêmes peines, il est défendu à chacun de nous

d'obliger à quelque titre que ce soit toute personne étrangère au cercle. » Vous voyez, monsieur, que...

OLIVIER.

Ce petit morceau est vraiment un chef-d'œuvre d'éloquence et de cœur.

ARISTIDE.

C'est simplement exprimé et sagement pensé, voilà tout.

OLIVIER.

Un seul point excite encore ma curiosité : pourquoi cette dénomination : Cercle de la Salamandre?

ARISTIDE.

C'est bien simple : de même que la salamandre a, dit-on, le privilége de vivre au milieu des flammes, sans être consumée, nous avons la prétention de vivre au milieu des passions de toutes sortes, de goûter à toutes et de ne jamais nous brûler à leur feu.

OLIVIER, se levant.

Acceptez tous mes compliments; vous êtes plus qu'un sage; celui-ci fuit prudemment le danger; vous, vous le cherchez et vous le dominez.

ARISTIDE, se levant aussi.

Je vois que vous avez parfaitement compris le but de notre institution : jouir de la vie dans des proportions raisonnables et économiques. J'ajouterai que s'il vous était agréable de faire partie de notre cercle, je m'empresserai de vous servir de parrain.

OLIVIER.

Cette proposition est des plus flatteuses, mais pour le moment... (Julio entre par la gauche.)

ARISTIDE.

Vous aviserez. Permettez-moi de vous quitter un instant, je vous laisse avec un des amis de la maison. Au revoir.

OLIVIER.

Au revoir!

SCÈNE IX

JULIO, OLIVIER.

JULIO, à Olivier, après avoir regardé Aristide qui sort par la gauche.

Comment le trouves-tu ?

OLIVIER.

Tu me reconnais donc?

JULIO.

Parbleu!

OLIVIER, courant à lui.

Alors laisse-moi réchauffer mes mains dans les tiennes, elles se sont glacées au contact de tous ces gens. Quel accueil ils m'ont fait, à moi, qui étais si joyeux de les revoir!

JULIO.

Cet accueil ne m'a pas étonné de leur part.

OLIVIER.

Comment alors, toi qui m'as offert une si cordiale hospitalité pendant le voyage que j'ai fait en Italie, il y a trois ans; toi, que j'ai connu si enthousiaste, si passionné, peux-tu vivre dans cette atmosphère glaciale, dans cette triste Sibérie?

JULIO.

O mio caro, les temps ont bien changé! Depuis l'époque dont tu parles, j'habite la France et je suis à Paris au milieu des gens dont tu viens de voir un aimable échantillon. Aussi, le refroidissement qui s'est emparé de toi tout à l'heure existe-t-il chez moi à l'état chronique.

OLIVIER, vivement.

Que dis-tu?

JULIO.

Ne te récrie pas, tu n'as pas le droit de me juger.

OLIVIER.

Comment! la France n'est-elle pas ma patrie et n'ai-je pas vécu dans ce monde que tu accuses?

JULIO.

Oui, mais tu étais jeune alors; tu te contentais de vivre et tu ne regardais pas vivre les autres. Puis, au moment où ton effervescence de jeunesse commençait à se calmer, où tu allais être sans doute fatalement entraîné dans la zone... tempérée où je me trouve, tu as fui ton pays, tu as couru réveiller ton ardeur qui s'éteignait, renouveler ton sang qui s'appauvrissait, sous les rayons d'un soleil plus brûlant et au contact de mœurs primitives; tu t'es frotté à toutes les civilisations, à toutes les barbaries, à toutes les passions; enfin, tu as reconquis de nouveaux enthousiasmes, tandis que je perdais les miens.

OLIVIER.

Qu'est-ce qui te les a fait perdre?

JULIO.

Tout : les hommes et les choses. J'ai d'abord rencontré une de vos plus élégantes Parisiennes, que je me suis mis à aimer avec passion, comme je savais aimer; elle a eu peur de moi, tant de passion l'effrayait, elle n'y était pas habituée, cela gênait sa vie; j'ai dû bientôt contraindre mon cœur à battre moins vite. Un jour, j'ai cru avoir trouvé un ami, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que j'ennuyais mon ami, je lui étais trop dévoué; cela l'obligeait envers moi plus qu'il ne voulait et plus qu'il ne pouvait. Ta nation venait de remporter une grande victoire, je m'y associai et je voulus porter dans un de vos salons l'enthousiasme qui remplissait les rues; on lui fit un tel accueil, on nous... doucha avec tant de soins que je sortis bien vite grelottant et gelé. Au théâtre, même succès : j'eus l'audace d'applaudir, on me regarda avec ébahissement! Que te dirai-je? d'école en école, j'arrivai à cette conviction que, dans un certain monde, sous peine de passer pour un fou, il fallait aimer sa maîtresse sans transport, ne voir son ami que tous les quinze jours et mettre sous clef ses enthousiasmes patriotiques.

OLIVIER.

Et tu es arrivé à ce résultat?

JULIO.

Certainement; bien plus, je trouve maintenant qu'on a raison de ne pas trop aimer sa maîtresse, cela use l'amour, de ne pas trop aimer son ami, cela use l'amitié, et de ne pas applaudir au théâtre, cela use les gants.

OLIVIER.

C'est toi qui parles ainsi, toi que j'ai connu autrefois si avide d'applaudissements et de gloire; toi, un artiste, un des chanteurs les plus aimés de l'Italie; toi, Lélio!

JULIO, *inquiet.*

Prends garde, si quelqu'un t'entendait!

OLIVIER.

Quoi! ne sait-on pas?

JULIO.

On ignore complétement que, ruiné autrefois, j'ai été obligé de chanter pour vivre.

OLIVIER.

Est-ce que tu en rougis?

JULIO.

Nullement; mais aujourd'hui que ma fortune s'est à peu près rétablie, que mes inspirations musicales sont moins vives

et que j'aspire tout simplement à faire quelquo honnête mariage, j'ai dû quitter mon nom de guerre et reprendre mon nom de famille; un nom honorable, tu le sais, qui devait m'ouvrir toutes les portes. Je te demande donc le secret sur mon passé.

OLIVIER.

Mais si on vient plus tard à le connaître!

JULIO.

Oh! alors, je serai dans le cœur de la place et on ne pourra pas m'en chasser; (il s'écarte un peu à gauche) tandis qu'on ne m'y aurait probablement pas admis si je m'étais présenté tout d'abord sous le nom de Lélio. Le monde dans lequel je vis n'a pas de passions, j'en conviens, mais il a des préjugés. Tout cela n'est-il pas bien raisonné?

OLIVIER.

C'est... finement raisonné. Mais je m'attendais de votre part, Julio, à plus de franchise et à moins de finesse. Allons, faites votre chemin comme vous l'entendez, seulement ne comptez pas sur mon appui.

JULIO.

Je ne compte que sur... votre discrétion.

OLIVIER.

Pour songer à vous trahir, il faudrait qu'il s'agît d'intérêts bien graves; mais personne ici n'est en danger, je suppose, et personne ne m'inspire grande sympathie.

JULIO.

Excepté cependant la personne qui s'avance de ce côté.

OLIVIER.

Qui donc?

JULIO.

Regardez!

OLIVIER.

Laure!

JULIO.

Je vous laisse. (Il sort à gauche et Laure entre par la droite.)

SCÈNE X

OLIVIER, LAURE.

LAURE, s'avançant vivement vers Olivier.

Olivier, mon cher Olivier! vous voilà donc enfin de retour! que j'ai de plaisir à vous revoir! Ah! tenez, foulons aux pieds

les convenances, je suis veuve, nous avons été élevés ensemble, embrassons-nous ; voulez-vous?

OLIVIER.

Si je le veux!

LAURE.

J'étais à lire au fond du jardin quand on est venu m'apprendre votre arrivée, aussi ai-je couru!... A propos, qu'avez-vous donc fait à tous nos chers parents, vous ne paraissez pas en odeur de sainteté auprès d'eux?

OLIVIER.

Je suis venu de la part de leur frère leur demander de l'argent.

LAURE, riant.

Ah! ah! ah! je comprends, on voit bien que vous arrivez de l'autre monde! Demander de l'argent aux Simonet! quelle imprudence!

OLIVIER.

Je ne les savais pas avares.

LAURE.

Mais ils ne le sont pas.

OLIVIER.

Sont-ils donc égoïstes?

LAURE.

Pas davantage; ils sont indifférents.

OLIVIER.

Égoïstes ou indifférents, c'est la même chose.

LAURE, s'écartant à droite.

Oh! il me serait facile de vous prouver que vous vous trompez. Dans un moment d'ennui j'ai étudié la question.

OLIVIER.

Vous!

LAURE.

Moi.

OLIVIER.

Eh bien, je vous écoute, tout en vous regardant; que puis-je faire de mieux à mon retour?

LAURE.

Vous le voulez, soit! je n'ai rien à vous refuser. (Elle s'assied sur le canapé à droite, Olivier prend une chaise et s'assied près d'elle.) L'égoïste connait et comprend les souffrances d'autrui, seulement il ne les soulage pas, parce qu'il préfère garder pour lui-même les

ressources dont il dispose ; l'indifférent, au contraire, ne secourt pas son semblable par cette seule raison qu'il ne comprend pas ses douleurs et qu'il y est insensible. Le propre de l'égoïste est de prendre soin de lui-même et de s'occuper do tout ce qui peut concourir à son bien-être, tandis qu'il arrive à l'indifférent de négliger ses intérêts les plus chers et d'être insouciant même do sa personne. Enfin les égoïstes sont tout d'une pièce : quand on est égoïste on l'est sur tout les points et vis-à-vis de tout le monde ; on peut être au contraire indifférent à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres. En un mot, les indifférents se subdivisent à l'infini ; il y a l'indifférent à la patrie, à l'honneur, à l'argent, à la gloire. l'indifférent en matière de religion, les indifférents à l'amitié.

OLIVIER.

Ces derniers sont les plus à plaindre.

LAURE, lui tendant la main.

Sans doute, c'est si bon de s'aimer !

OLIVIER.

Que vous me rendez heureux en me parlant ainsi ! La froideur que chacun ici m'a témoignée m'avait si vivement impressionné que j'ai douté un instant de vous.

LAURE.

C'est fort mal, monsieur.

OLIVIER.

Alors, vous m'aimez toujours ?

LAURE.

Sans doute, mon cher Olivier, j'ai pour vous la plus sérieuse amitié.

OLIVIER.

Oh ! ce n'est pas à ce sentiment que je fais allusion, c'est à un autre.

LAURE.

Auquel, mon ami ?

OLIVIER.

Vous le demandez ?

LAURE.

Sans doute.

OLIVIER.

Quoi ! ai-je besoin de vous dire qu'il ne s'agit pas d'amitié entre nous... mais d'amour. Pourquoi craindrais-je de prononcer ce mot ? Est-co donc la première fois que vous me l'entendez murmurer à votre oreille ?

LAURE.

Non... j'avoue... qu'autrefois... il y a quelques années...

OLIVIER.

Eh bien, quelques années auraient suffi pour vous faire oublier... cette affection si tendre, si profonde que vous m'aviez inspirée et que j'étais parvenu à vous faire partager!... Ne niez pas, vous me l'avez avoué! mais vous étiez mariée alors, mariée à un malade que notre loyauté nous défendait de tromper; j'ai dû vous fuir, j'ai dû voyager, mais n'avait-il pas été tacitement convenu entre nous que nous serions l'un à l'autre, dès qu'aucun obstacle ne nous séparerait plus. (Il se lève.) Laure, M. de Neuville est mort il y a plus d'un an, vous êtes libre, je le suis aussi; je vous aime d'un amour d'autant plus ardent qu'il a été plus longtemps contenu, je vous demande votre main. (Après un silence.) Vous ne répondez pas?...

LAURE.

J'hésite, je crains de blesser un ami qui m'est cher.

OLIVIER.

Quel ami?

LAURE.

Vous!

OLIVIER.

Je ne suis pas votre ami! je ne veux pas l'être! c'est un autre titre que j'ambitionne, me permettez-vous de le prendre?

LAURE, se levant.

Non, Olivier, c'est impossible, je ne me remarierai pas.

OLIVIER.

Vous ne vous remarierez pas?... Moi, qui étais si heureux de vous revoir!

LAURE.

Mais, moi aussi, je suis très-heureuse, mon ami.

OLIVIER.

Mais vous ne m'aimez plus?

LAURE.

Au contraire, je vous aime bien!

OLIVIER.

Vous m'aimez bien!... Je suis revenu de si loin pour l'entendre me dire qu'elle m'aime bien! allons! du courage! Un dernier mot, Laure, qui aimez-vous maintenant?

LAURE, passant à gauche.

Personne!

OLIVIER.

C'est impossible !

LAURE.

Je vous jure, Olivier, que je n'aime pas comme vous l'entendez.

OLIVIER.

De même que vous me jurerez sans doute ne m'avoir jamais aimé ?

LAURE.

Non, je ne jurerai pas cela, je ne renie pas mon passé, je m'y reporte au contraire avec bonheur. Je n'ai rien oublié, tout m'apparaît...

OLIVIER.

Comme dans un rêve.

LAURE.

Oui, mais un rêve charmant, un rêve que je donnerais tout au monde pour pouvoir recommencer; mais le puis-je? Est-ce ma faute si peu à peu les illusions s'envolent, les souvenirs s'éteignent, la froideur vous gagne et le cœur ne bat plus... même au retour de celui qui, autrefois, l'avait fait battre! Pardonnez-moi ma franchise, mon ami, elle vous apprend que ce n'est pas une coquette que vous avez aimée; elle vous prouve surtout que je dis vrai, lorsque je jure que je n'aime personne.

OLIVIER.

Et quelqu'un vous aime-t-il ?

LAURE.

Non.

OLIVIER.

Et vous vivez heureuse ainsi, sans aimer, sans être aimée?

LAURE.

Je vis tranquille.

OLIVIER.

Pour vous l'existence n'a pas d'autre but; vous ne vous êtes jamais dit que la femme avait une mission à remplir sur la terre?

LAURE.

Quelle mission?

OLIVIER.

Être fille, épouse ou mère !

LAURE.

Je suis veuve.

OLIVIER.

Veuve à vingt-six ans! sans affection! sans enfants! et, c'est vous qui, tout à l'heure, accusiez votre famille, vous qui êtes plus coupable qu'elle, vous qui êtes indifférente à l'amour! (Laure s'éloigne à gauche.) Ah! je vois que le mal vous a gagnée, vous aussi, et que dans la définition que vous m'avez donnée de l'indifférence, vous avez oublié une des choses qui la distinguent le plus de l'égoïsme ; c'est que l'égoïsme effraye et qu'il éloigne, tandis que l'indifférence est contagieuse; vous en êtes, ma chère Laure, un triste exemple... et je vous fais mes adieux!

LAURE.

Quoi! vous partez!

OLIVIER.

Oui, je ne resterai pas plus longtemps dans cette maison où, en une heure, j'ai entendu renier tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de saint sous le ciel : la patrie, la famille, l'amitié et l'amour!

SCÈNE XI

LAURE, OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, qui s'est avancée doucememt à droite.

Pardon, ma chère cousine, voudrais-tu me permettre à mon tour, de dire un mot à M. Olivier?

LAURE, passant près d'elle.

Volontiers.

SUZANNE, montrant la porte à droite.

Ma mère est là; elle sera bien aise, je crois, que tu l'aides à faire le thé.

LAURE.

Alors tu me renvoies?

SUZANNE.

Si tu le veux bien.

LAURE, s'éloignant à droite.

Folle! (Elle sort à droite, deuxième plan.)

OLIVIER, regardant Suzanne.

Eh bien, elle n'est pas timide!

SCÈNE XII

OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, allant à Olivier.

Savez-vous, monsieur, que mon oncle votre ami, m'aimait beaucoup?

OLIVIER.

Il vous aime encore, mademoiselle, et il parle souvent de vous.

SUZANNE.

Tant mieux! je craignais qu'il ne m'eût oubliée.

OLIVIER.

Il n'est pas de ceux qui oublient.

SUZANNE.

Alors, vous ne refuserez pas de lui faire parvenir ceci.

OLIVIER.

Un portefeuille! c'est vous qui l'avez brodé?

SUZANNE.

Oui, à son intention. Je me suis dit que c'était aux nièces à s'occuper de leurs oncles, lorsqu'ils étaient de pauvres vieux garçons

OLIVIER.

Tiens! vous avez fait cette réflexion?

SUZANNE.

Oui, monsieur; pourquoi ne l'aurais-je pas faite?

OLIVIER.

C'est juste! (Entr'ouvrant le portefeuille.) Mais il y a des papiers! là-dedans! une lettre sans doute, non... des billets de banque!

SUZANNE.

Deux mille francs! ce sont mes économies de jeune fille.

OLIVIER.

Eh bien, reprenez-les!...

SUZANNE.

Non. C'est pour mon oncle! vous nous avez dit qu'il avait besoin d'argent...

OLIVIER.

Et vous lui offrez...

SUZANNE.

Tout ce que je possède. Je regrette de n'avoir pas plus; mais

cela lui servira peut-être : les petits ruisseaux, dit-on, font les grandes rivières

OLIVIER, la regardant avec intérêt.

Ah! c'est bien. mademoiselle; au nom de votre oncle je vous remercie, et je lui remettrai dès demain ce portefeuille.

SUZANNE.

Comment, dès demain? vous ne restez donc pas à Vichy?

OLIVIER.

Non, mademoiselle; mon voyage avait deux buts, je n'ai pu les atteindre ni l'un ni l'autre, je repars.

SUZANNE.

Ah! c'est contrariant! je croyais que vous resteriez quelque temps parmi nous. (Avec dépit) Pour partir aussi vite, vous auriez aussi bien fait de ne pas venir.

OLIVIER.

Mais, mademoiselle! ..

SUZANNE.

C'est vrai, cela! votre apparition parmi nous ne me rendra que plus pénible, demain, l'isolement dans lequel je vis.

OLIVIER.

L'isolement, dites-vous? mais n'avez-vous pas votre famille auprès de vous?

SUZANNE.

Oh! ma famille n'a pas le temps de s'occuper de moi.

OLIVIER.

Mais vous allez aux fêtes qui se donnent ici, aux réunions du Casino.

SUZANNE.

Non... je n'y vais plus, monsieur.

OLIVIER.

Pourquoi donc?

SUZANNE.

Je n'ose pas vous dire...

OLIVIER.

Vous avez des secrets pour l'ami de votre oncle, pour votre camarade d'enfance?

SUZANNE.

C'est vrai... j'ai tort.

OLIVIER.

Alors, parlez.

SUZANNE.

Eh bien, je n'ose plus me montrer dans les maisons où j'allais autrefois; on m'y fait mauvais visage, je sens qu'on m'est hostile.

OLIVIER.

Hostile! et pourquoi?

SUZANNE.

Je l'ignore; mais les jeunes filles de mon âge avec lesquelles j'étais autrefois liée et que je retrouvais ici, chaque année, semblent m'éviter; elles ne viennent plus me voir, ou bien elles me reçoivent mal quand je vais chez elles.

OLIVIER.

C'est étrange!... et vous connaissez-vous quelque ennemi?

SUZANNE.

Aucun. Je n'ai jamais fait de mal à personne. (A Olivier qui réfléchit.) Eh bien, à quoi pensez-vous?

OLIVIER.

Je pense à tout ce que vous venez de me dire, et cela me semble grave; vous me paraissez victime de quelqu'une de ces petites trahisons, de ces petites perfidies si communes dans le monde et surtout dans le monde où vous vivez.

SUZANNE.

C'est possible, monsieur; mais qu'y puis-je faire?

OLIVIER.

Vous êtes-vous confiée à votre mère?

SUZANNE.

Je n'ai pas osé, ma mère m'intimide trop.

OLIVIER.

Alors, vous n'avez auprès de vous aucun ami, personne pour vous défendre au besoin?

SUZANNE.

Non, monsieur; et cet isolement m'est bien pénible, je vous le jure; j'ai des moments de profond découragement, et il m'arrive quelquefois de me dire que plutôt que de vivre ainsi, délaissée par tous, il vaudrait autant mourir.

OLIVIER.

Mourir! y pensez-vous?... et Dieu!

SUZANNE.

Dieu ne veut pas que je vive pour souffrir.

OLIVIER.

Il veut que vous viviez pour l'aimer.

SUZANNE.

Je l'adorais autrefois!... Oh! quand mon cœur s'est éveillé, il débordait de tendresse. Je confondais dans une seule et même adoration, ma famille, mes amies, mes fleurs, le ciel, tout ce qui était beau, tout ce qui était bon. A chaque instant du jour, il s'élevait de mon cœur, vers Dieu, une hymne de reconnaissance et d'amour.

OLIVIER.

Et maintenant?...

SUZANNE.

Et maintenant tout m'a abandonné! mes amies se sont éloignées de moi, mes fleurs se sont fanées, et Dieu ne m'écoute plus.

OLIVIER.

Si vous ne le priez plus?

SUZANNE.

Pour prier, il faut croire...

OLIVIER.

Vous blasphémez, mon enfant... ne plus croire... à votre âge!...

SUZANNE.

Que m'arriverait-il si je croyais?

OLIVIER.

Vous souffririez moins de l'isolement dans lequel vous vivez, et vous vous diriez que, tôt ou tard, Dieu vous enverra un ami, un frère qui vous sauvera du péril qui vous menace et qui vous rendra votre famille, vos amies, vos fleurs, tout ce que vous avez aimé, tout ce que vous pleurez.

SUZANNE.

Ah! si vous disiez vrai! (Un domestique entre avec un plateau où est servi le thé, et le place sur la table du milieu. Le reste de la famille entre par différents côtés : Aristide et Simonet par la gauche, madame Simonet et Laure par la droite.)

SCÈNE XIII

OLIVIER, SUZANNE, SIMONET, ARISTIDE, MADAME SIMONET, LAURE, puis JULIO.

SIMONET, entrant, à Aristide.

Avec tout cela, j'ai passé ma soirée à la maison.

ARISTIDE.

T'en trouves-tu plus mal?

SIMONET

J'aurais pu m'en trouver mieux.

ARISTIDE.

Bah ! c'est toujours la même chose, va ! autant ne pas changer de place. (Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)

SIMONET.

J'envie son calme ; il est étonnant, mon fils ! (Il passe près d'Aristide.)

MADAME SIMONET, à Olivier.

Vous ne refuserez pas cette tasse, monsieur ; mon mari assure que je fais bien le thé ; vous pouvez le croire ; d'ordinaire, il ne me prodigue pas les compliments.

JULIO, entrant par la gauche.

Mesdames, tout est prêt. Je viens d'organiser la promenade que vous désiriez faire.

OLIVIER.

Une promenade en famille ?

SIMONET.

Oh ! non, je n'en suis pas.

ARISTIDE.

Ni moi !

MADAME SIMONET.

Ni moi !

LAURE.

Il ne s'agit que de M. Julio et de nous deux, Suzanne.

OLIVIER.

Ah ! vous faites souvent de ces promenades à trois ?

LAURE, allant s'asseoir près de la cheminée.

Très-souvent.

OLIVIER, montrant Julio.

Et c'est monsieur qui les organise ?

JULIO.

Oui, mon cher, ces dames veulent bien m'y autoriser.

OLIVIER.

A merveille ! Mais me permettrez-vous dorénavant d'être... quelquefois des vôtres ?

LAURE.

Avec plaisir... Mais je croyais que vous aviez résolu de partir ?...

OLIVIER, asprès avoir fixé Julio et Suzanne, qui lui offre une tasse de thé.

Non... je reste. (Il s'assied à droite du guéridon.)

ACTE DEUXIÈME

Salon meublé de façon à pouvoir servir de lieu de réunion aux membres d'un cercle. — Tables de jeu à droite et à gauche. — Cheminée au fond à gauche. — Portes latérales, deuxième plan. — La porte du fond est ouverte et laisse voir un autre salon très-éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-CLAIR, DE LESPINOIS.

DE LESPINOIS, assis près de la table à jouer, à droite, et lisant un journal.

« Le général d'Apremont, dont toute l'existence a été si glorieusement consacrée à sa patrie, et qui pouvait, jeune encore, lui rendre de si éclatants services, vient de mourir en son château de... » (S'interrompant.) Qu'est-ce que cela me fait ? je vous demande un peu ce que cela peut me faire ?

SAINT-CLAIR, assis à gauche, même jeu.

« Les récoltes, que nous avions cru un instant compromises dans la plupart des départements du Midi, promettent, au contraire, d'être plus belles cette année que les années précédentes. » (Jetant son journal loin de lui.) Par exemple, voilà qui m'est bien égal ! (Apercevant Lespinois.) Tiens ! vous êtes là ?

DE LESPINOIS.

Hélas !

SAINT-CLAIR.

Que faites-vous ?

DE LESPINOIS.

Je m'ennuie.

SAINT-CLAIR.

C'est comme moi... si nous faisions un piquet ?

DE LESPINOIS, se levant et allant à Saint-Clair.

Faisons un piquet, ça m'est égal. (Ils se mettent à jouer à gauche.)

SCÈNE II

DE LESPINOIS, SAINT-CLAIR, ARISTIDE, OLIVIER.

ARISTIDE, au fond, à Olivier.

Je ne fais plus de façons avec vous, puisque vous êtes maintenant chez vous. A propos, vous ne m'avez pas dit comment vous trouviez notre local ?

OLIVIER.

Mais, très-convenable.

ARISTIDE.

N'est-ce pas, pour un pied-à-terre? A Paris, à notre Cercle de la Salamandre, nous sommes beaucoup mieux logés.

OLIVIER, montrant la porte du fond.

Est-ce que cette porte reste toujours ouverte?

ARISTIDE.

Les jours où il y a bal dans cet hôtel, nous entendons la musique, nous entrevoyons les danseuses, enfin, nous jouissons de tous les plaisirs de la fête, au frais, bien assis et sans être foulés.

OLIVIER.

C'est très-bien imaginé; et en temps ordinaire que fait-on ici? s'amuse-t-on?

ARISTIDE.

Ah! mon cher, quel mot dites-vous là? S'amuser? où s'amuse-t-on dans notre temps, je vous prie? entendez-vous quelqu'un de notre monde, s'écrier : « Oh! que nous nous amuserons! » ou bien : « Dieu! que nous nous sommes amusés! » Jamais... on craindrait d'être pris pour un bourgeois qui va dîner sur l'herbe au bois de Meudon.

OLIVIER.

C'est juste, vous avez parfaitement raison; quand je dirai des énormités comme celle-là, je vous prie de me reprendre.

ARISTIDE.

Comptez sur moi. (Voyant Saint-Clair et Lespinois qui se lèvent.) Ah! ces messieurs ont fini leur partie.

SAINT-CLAIR, s'approchant d'Olivier.

Décidément nos terribles statuts ne vous ont pas effrayé?

OLIVIER.

Bien au contraire, ils m'ont séduit : ne jamais rendre de services, ne jamais souffrir qu'on vous en rende; être, par devoir, continuellement en garde contre la générosité de son

caractère... mais c'est le bonheur, messieurs, et je vous remercie de me permettre de le goûter avec vous.

ARISTIDE, montrant Olivier.

Et dire que je l'avais si mal jugé !

SAINT-CLAIR.

Quoi, vraiment ?

OLIVIER.

Hélas !

ARISTIDE.

Avouez aussi, mon cher, que c'est votre faute ! vous vous présentez un beau jour chez nous en redresseur de torts ; il ne vous manquait qu'une lance, un casque et une cuirasse. Ah! vous avez eu une entrée superbe!

OLIVIER

C'est ainsi que je procède! J'essaye toujours de frapper l'imagination de mes hôtes.

ARISTIDE.

Et vous y êtes arrivé. Heureusement que depuis vous vous êtes fait connaître sous un nouveau jour ; vous avez entièrement séduit mon père qui, en parlant de vous, ne manqne jamais d'ajouter : c'est un garçon très-fort.

OLIVIER.

Ce compliment me ravit.

ARISTIDE.

Quant à nous, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

OLIVIER, lui serrant la main avec force.

A la vie! à la mort! mais je ne vous prêterais pas cent sous.

ARISTIDE.

Je l'espère bien. (Passant près de Saint-Clair.) Vous le voyez, il est à cheval sur le règlement.

SIMONET, paraissant au fond.

Aristide! Aristide !

ARISTIDE, se retournant.

Tiens !... papa! entre donc.

SIMONET.

Je ne suis pas seul. J'accompagne madame de Neuville, qui n'ose pas pénétrer dans ce sanctuaire.

ARISTIDE.

Je vais la décider. (Il va au fond et revient en donnant le bras à Laure.)

SCÈNE III

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, ARISTIDE, SIMONET, LAURE, OLIVIER.

ARISTIDE.

Je vous assure, chère cousine, que ces messieurs et moi aurons le plus grand plaisir à vous recevoir... quelques instants.

LAURE, riant.

Quelques instants!... votre hospitalité a des bornes? (Elle s'assied à droite.)

ARISTIDE.

Vous comprenez... le règlement... mais aujourd'hui, jour de bal, nous sommes... tolérants.

LAURE.

De plus en plus aimable. (A Olivier.) Vous ne me dites pas bonsoir, mon ami ; alors, c'est moi qui vous tends la main ; à propos, Suzanne s'est décidée après votre départ à venir au bal; elle est ici avec moi.

OLIVIER.

Avec vous?... on ne le dirait pas.

LAURE.

Je l'ai laissée là-bas, dans un petit coin, tandis que j'allais faire un tour avec ces messieurs.

OLIVIER.

Elle est seule?

LAURE.

Non pas, M. Julio Benetti, qui nous a accompagnées, n'est pas loin d'elle.

OLIVIER.

Je le pense bien. (Ils continuent à causer.)

SIMONET, qui a rejoint Lespinois à l'extrême gauche.

N'arrivez-vous pas de l'exposition de Londres, cher monsieur?

LEPISNOIS.

Hélas! oui, j'ai voulu faire comme tout le monde.

SIMONET.

Était-ce curieux?

LESPINOIS.

Aucunement, beaucoup de foule, beaucoup de poussière, et

des machines, toujours des machines... moi, cela m'est bien égal, les machines. (Il vient en scène.)

OLIVIER, se rapprochant.

Il y a quelques personnes qui prétendent que c'est utile à l'industrie; mais que nous fait l'industrie?

SAINT-CLAIR.

Rien!

LESPINOIS.

Absolument rien.

SIMONET, s'avançant.

Permettez, messieurs, permettez, l'industrie cependant rend quelques services.

OLIVIER.

Bah!

SAINT-CLAIR.

Lesquels?

LESPINOIS.

Oui, lesquels?

SIMONET, cherchant.

Lesquels?... lesquels?... mais...

OLIVIER.

Vous ne pouvez pas nous les dire, donc elle n'en rend pas... la cause est jugée. (Saint-Clair va s'asseoir à gauche.)

SIMONET.

Cependant...

OLIVIER.

Ne défendez pas l'industrie, monsieur Simonet, je vous en prie.

SIMONET.

Soit! j'abandonne l'industrie.

OLIVIER.

Ah! merci pour elle. (Aristide s'approche de Laure.)

SIMONET.

Mais il n'y avait pas que des machines à l'exposition?

LESPINOIS.

On m'a dit aussi qu'il y avait des tableaux, des statues; mais les arts, voyez-vous...

OLIVIER.

Ça vous est bien égal.

LESPINOIS.

Parfaitement égal.

SIMONET.

Ah! messieurs, je ne puis pas admettre...

OLIVIER.

Comment, vous allez maintenant protéger les arts! Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait?

SIMONET.

Rien; mais enfin il m'est bien permis...

OLIVIER.

Mais non, mais non, ne protégez pas les arts, puisque nous ne les aimons pas.

SIMONET.

Quoi! vous aussi!...

OLIVIER.

Je ne puis pas les souffrir. (Il va s'appuyer sur la chaise de Saint-Clair.)

SIMONET, regardant Olivier.

Il gagne beaucoup à être connu ce garçon-là, il est très-fort! (A Laure.) Êtes-vous reposée?

LAURE.

Oui.

SIMONET.

Voulez-vous que je vous conduise dans le salon de danse?

LAURE, se levant.

Volontiers, ma conversation avec votre fils n'est pas très-animée.

ARISTIDE.

Que voulez-vous que je vous dise, moi? Je ne suis pas en train... je m'ennuie.

LAURE, s'éloignant en riant au bras de Simonet.

Décidément vous êtes de plus en plus aimable. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, OLIVIER, ARISTIDE.

OLIVIER, rejoignant Aristide.

Dites donc, Aristide, puisque vous vous ennuyez, faisons un écarté.

ARISTIDE.

Un écarté! vous avez donc bien envie de perdre votre argent?

OLIVIER.

Pourquoi le perdrais-je?

ARISTIDE.

Parce que je gagne toujours. (Il se lève et passe à gauche.) Demandez à ces messieurs.

SAINT-CLAIR.

Le fait est qu'Aristide a une chance incroyable.

ARISTIDE.

Dites plutôt que je suis maître de moi et que je n'ai pas de nerfs, que je suis insensible à la perte et au gain. De là ma force.

OLIVIER, allant à la table de jeu de droite.

Si cependant vous jouiez avec quelqu'un qui posséderait autant de sang-froid que vous...

ARISTIDE.

Impossible.

OLIVIER.

Impossible! je prétends, moi, en avoir davantage et j'offre de vous le prouver... Tenez, vous hésitez déjà; je parie que vous n'osez pas jouer.

ARISTIDE.

C'est vrai, je préfère prendre l'air.

OLIVIER.

Quand je vous le disais...

SAINT-CLAIR, se levant.

Quoi! tu recules, Aristide?

LESPINOIS.

Tu nous déshonores!

OLIVIER, gagnant la table de jeu de droite.

Laissez-le donc, messieurs, il se vantait et il en fait l'aveu.

ARISTIDE.

Ah! c'est comme cela? Eh bien, je joue... entendez-vous, je joue.

OLIVIER.

A la bonne heure!... mais tiendrez-vous tous les enjeux?

ARISTIDE, s'asseyant à la table de jeu en face d'Olivier.

Tous, quels qu'ils soient, pendant cinq parties; cela vous va-t-il?

OLIVIER.

Cinq parties, soit! et si je gagne, comme je n'en doute pas, j'offre de jouer quitte ou double à tous les coups.

ARISTIDE.

J'ai tout avantage à accepter ; vous ne gagnerez pas cinq parties de suite, j'imagine? Quel est votre enjeu?

OLIVIER.

Cinquante louis.

ARISTIDE.

Diable! cinquante louis!

OLIVIER.

Le fait est que pour un jeune homme...

ARISTIDE.

Je ne suis pas un jeune homme! J'ai l'âge de tout le monde... et j'accepte votre enjeu.

OLIVIER.

Très-bien... à vous de donner les cartes. (Ils jouent, Saint-Clair et Lespinois regardent jouer.)

SCÈNE V

JULIO, LAURE, ARISTIDE, OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

JULIO, entrant avec Laure par le fond, et gagnant le milieu de la scène.

En vérité, madame, je n'ai jamais rencontré une meilleure valseuse que vous.

LAURE.

Mais, vous-même, monsieur, vous ne valsez pas trop mal pour un Italien. Pourquoi ne chantez-vous pas? Cela vous manque.

JULIO.

Vous aimez la musique?

LAURE.

Si je l'aime! je l'adore, surtout celle qu'on fait dans votre pays.

JULIO.

Vous connaissez l'Italie, madame?

LAURE.

J'y ai passé la première année de mon mariage.

JULIO.

Vraiment? et dans quelle ville avez-vous entendu la meilleure musique?

LAURE.

Dans une auberge de village.

JULIO.

Tiens !

LAURE.

J'avais fait une lointaine excursion dans les environs de Naples, et j'étais descendue pour passer la nuit dans l'hôtellerie d'un petit villlage, dont le nom m'échappe. Avant de me coucher, je prenais le frais à l'une des croisées de ma chambre et j'étais encore sous l'impression des merveilles que j'avais vues durant le jour et de celles qui commençaient à se déployer au-dessus de ma tête, lorsque tout à coup, à quelques pas, dans un appartement voisin, se fit entendre une voix que je n'oublierai de ma vie.

JULIO.

Une voix d'homme?

LAURE.

Une voix de ténor; une voix jeune, vibrante, électrique.

JULIO.

Que chantait-elle?

LAURE.

Un air de la *Traviata*. Jamais, non jamais, je ne crois avoir éprouvé une telle sensation. Ce n'étaient pas seulement mes oreilles qui écoutaient, c'était tout mon être. Mon cœur battait à se briser, j'aurais voulu crier : bravo! et je ne pouvais pas. Je brûlais d'applaudir, mes mains s'y refusaient. J'étais sous le charme, haletante, fiévreuse, fascinée! Puis, la voix s'est éteinte ; alors, il m'a semblé qu'un grand vide se faisait en moi, qu'un ami me quittait, que le ciel devenait sombre au-dessus de ma tête... Mes nerfs, trop longtemps surexcités, se sont détendus, et je me suis mise à pleurer comme un enfant.

JULIO.

Le lendemain vous avez sans doute entrevu votre magnétiseur?

LAURE.

Non ; il quitta l'auberge pendant la nuit.

JULIO.

Sans laisser son nom?

LAURE.

L'hôte m'apprit que c'était le fameux Lélio, un des grands artistes de l'Italie ; il se rendait à Naples pour y donner quelques concerts.

JULIO.

Et à Naples, vous l'avez vu? (Il donne le bras à Laure et ils vont s'asseoir à gauche.)

LAURE.

Non, mon mari atteint de la maladie dont il devait bientôt mourir, me ramena précipitamment en France. (Ils continuent à causer à voix basse.)

SAINT-CLAIR, à Aristide.

Mon cher, vous avez une déveine effrayante, arrêtez-vous. (Lespinois passe à l'extrême droite.)

ARISTIDE.

M'arrêter! lorsque je perds une somme aussi forte, c'est impossible! Continuons.

OLIVIER.

Vous feriez mieux de suivre les conseils de ces messieurs, vous n'avez plus votre sang-froid.

ARISTIDE.

Je n'ai plus mon sang-froid!... Je n'ai plus mon sang-froid; nous allons bien voir.

OLIVIER.

Vous jouez?

ARISTIDE.

Oui.

OLIVIER.

Alors je marque deux points.

ARISTIDE.

Mais vous avez donc ensorcelé les cartes?

OLIVIER.

Je le crois, car j'ai encore gagné. (Abattant son jeu.) Voyez! le roi et la vole. (Il se lève et passe à gauche.)

ARISTIDE.

Quoi, vous ne jouez plus?

OLIVIER.

N'est-ce pas la cinquième et dernière partie ?

ARISTIDE, se levant.

Je perds une somme considérable... Vous ne pouvez pas me refuser ma revanche.

OLIVIER.

Dites au contraire, que je ne puis pas vous l'accorder.

ARISTIDE.

Pourquoi ?

OLIVIER.

Après avoir aussi longtemps gagné, j'arriverais inévitable-

ment à perdre ; c'est un service que vous ne pouvez penser à me demander et que je ne dois pas vous rendre.

LESPINOIS.

Évidemment ! le règlement s'y oppose.

OLIVIER, à Aristide.

N'êtes-vous pas du reste, mon cher, insensible à la perte et au gain? (Lui prenant le bras.) Allons, faites avec moi un tour dans le salon de danse.

ARISTIDE, s'éloignant au bras d'Olivier.

Comment ai-je pu perdre tant d'argent, moi qui n'ai pas la passion du jeu ?

OLIVIER.

Vous avez de l'amour-propre ; cela suffit pour se ruiner. (Ils sortent par le fond.)

SAINT-CLAIR, à Lespinois.

Est-ce que vous êtes affligé de la perte que vient de faire Aristide ?

LESPINOIS.

Moi ! cela m'est bien égal ! pourquoi a-t-il joué? Est-ce que vous le plaignez, vous ?

SAINT-CLAIR.

Ma foi, non... c'est cependant notre ami.

LESPINOIS.

Ah ! mon cher, si nous devions nous émouvoir pour toutes les contrariétés ou les peines qui arrivent à nos amis... autant vaudrait ne pas avoir d'amis.

SAINT-CLAIR.

Évidemment !

LESPINOIS.

Allons danser avec la petite Simonet... hein ! le voulez-vous?

SAINT-CLAIR.

Je ne sais pas si j'oserai... Je suis en famille.

LESPINOIS, lui prenant le bras.

Bah ! un peu de courage. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VI

LAURE, JULIO.

LAURE, se levant.

Oh ! trêve de compliments entre nous, cher monsieur ! depuis que vous me connaissez, vous avez pu voir que j'étais un

joyeux compagnon, un peu écervelé même, mais qu'aucune galanterie ne me touchait.

JULIO.

En effet, madame, on m'a assuré que les soupirs de vos nombreux adorateurs ne pouvaient monter jusqu'à vous, et que vous sortiez toujours victorieuse des périls dont la vertu de toute jolie femme est sans cesse menacée.

LAURE.

Des périls! ma vertu a couru des périls et elle y aurait échappé! Ah! c'est lui faire trop d'honneur, car elle n'a pas conscience d'en avoir rencontré.

JULIO.

Quoi, madame, jamais?

LAURE.

Mais non, jamais! vous croyez donc les hommes bien dangereux?

JULIO.

Il m'a été affirmé que, dans votre pays, il y en avait quelques-uns.

LAURE.

Vraiment! et moi qui ne m'en doutais pas; alors, monsieur, veuillez me faire faire la connaissance de ces êtres miraculeux. Telle que vous me voyez, je n'ai pas de parti pris, je ne suis indifférente à l'amour que parce qu'il ne mérite pas, à mon avis, qu'on lui fasse l'honneur de s'en occuper. Si je me suis trompée, s'il est digne d'intérêt et d'admiration, je suis prête à lui rendre hommage et à devenir au besoin son humble servante. Mais hélas! je crains que votre imagination italienne n'essaye d'entraîner la mienne dans le domaine de la fantaisie. Tous les hommes se ressemblent croyez-le bien, vos compatriotes comme les miens, et qui a connu un de vous, vous a tous connus.

JULIO.

Vous êtes un peu sévère à notre égard, madame. (Ils s'écartent à droite.)

LAURE.

Je ne crois pas. L'amour n'est-il pas un sentiment spontané, qui surprend, qui envahit, et qui ne raisonne pas?

JULIO.

On le dit.

LAURE.

Alors, quel est de tous les hommes qui m'entourent celui qui pourrait éveiller tout à coup, chez moi, ce sentiment

spontané, irréfléchi, foudroyant? Peut-il y avoir surprise, étonnement, crainte ou admiration, terreur ou enthousiasme? Mais nous n'avons dans le cœur les uns pour les autres rien de neuf et de mystérieux. Nous savons au juste ce que nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous voulons, où nous allons. Nous pourrions donner la mesure exacte de nos qualités et de nos défauts. Rien qui se laisse deviner, aucune pente vers la rêverie, aucune carrière où puisse s'exercer l'imagination, personne qui sache faire vibrer à nos oreilles charmées la corde magique de l'inconnu. (Olivier, qui a entendu les derniers mots, descend en scène.)

SCÈNE VII

OLIVIER, LAURE, JULIO.

OLIVIER, à Laure.

Serait-ce indiscret, madame, de vous demander ce que c'est, suivant vous, que l'inconnu?

JULIO.

En effet, madame, vous nous devez cette définition.

LAURE.

Elle est bien simple. L'inconnu se dit des choses qu'on ignore, par opposition à celles qu'on connaît. Je connais vos qualités et vos défauts, messieurs; l'inconnu serait vos vertus et vos vices, si vous en aviez de cachés! mais, hélas! hélas!

OLIVIER, regardant Julio.

Qui sait?

JULIO.

Mais du moment, madame, où vous découvririez ces vertus et ces vices, l'inconnu s'évanouirait.

LAURE.

C'est probable; mais j'aurais eu une minute d'étonnement et de surprise, et cette minute aurait pu suffire pour frapper mon imagination rebelle, éveiller mes esprits endormis, faire luire la lumière dans mon cœur.

SCÈNE VIII

OLIVIER, SUZANNE, SIMONET, LAURE, JULIO.

SIMONET, entrant avec Suzanne par le fond.

Ouf! je n'en puis plus! Enfin, ma chère amie, te voilà arrivée! Ne m'en demande pas davantage; je te promène depuis près d'une demi heure, c'est vraiment abuser de ma tendresse paternelle.

SUZANNE.

Je n'en abuserai plus, mon père, je rejoins ma cousine. (Elle va près de Laure.)

SIMONET.

Laisse-moi ton éventail, je suis tout en nage. (Il va s'asseoir à l'extrême gauche.)

OLIVIER, s'approchant de Simonet.

Pauvre monsieur Simonet !

SIMONET.

Ne me parlez pas ! ne me parlez pas ! laissez-moi respirer !... Bon! cela va mieux... Vous disiez...

OLIVIER.

Je faisais la remarque que les enfants étaient d'une exigence incroyable.

SIMONET.

A qui le dites-vous? Si encore ils vous récompensaient de tous vos sacrifices, en vous faisant bonne mine! Moi, j'aime à voir autour de moi des visages gais, des bouches qui sourient.

OLIVIER.

Vous n'admettez pas qu'on soit triste?

SIMONET.

Si; mais qu'on ne le paraisse pas. Quant à Suzanne et à son frère, ils sont insupportables ce soir: Aristide vient de passer près de moi avec son grand air maussade...

OLIVIER.

Lui avez-vous demandé ce qu'il avait?

SIMONET.

Oh! non... c'est un principe : ne jamais demander à quelqu'un d'affligé la cause de sa tristesse, il ne peut rien vous en arriver de bon.

OLIVIER.

C'est très-juste. (Ils continuent à causer.)

LAURE, à Suzanne.

Ma chère, tu réclames de moi un trop grand sacrifice. Je suis là depuis une heure à me morfondre avec ces messieurs, permets-moi maintenant de m'égayer un peu; quand j'aurai fait quelques tours de valse, nous partirons. (Elle prend le bras de Julio et s'éloigne avec lui par le fond.)

SCÈNE IX

SIMONET, OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, à Olivier.

Vous avez désiré que je vinsse à ce bal et j'y suis venue... Vous voilà bien avancé.

OLIVIER.

Peut-être!

SUZANNE.

Qu'avez-vous à me regarder? Est-ce que vous ne trouvez pas ma robe jolie ?

OLIVIER.

Trop jolie.

SUZANNE.

Comment, trop jolie?

OLIVIER.

Sans doute, une jeune fille doit être mise plus simplement; vous avez l'air d'une femme mariée.

SUZANNE.

Tiens! c'est donc pour cela que les étrangers, en m'invitant à danser, me disent quelquefois : Madame.

OLIVIER.

Justement.

SUZANNE.

Est-ce que vous avez d'autres observations à me faire? Ne vous gênez pas pendant que vous y êtes. Vous me suiviez des yeux tout à l'heure, est-ce que je faisais quelque chose de mal?

OLIVIER.

Oui; quand on vient de danser, on se fait reconduire à sa place par son cavalier, et on ne va pas se promener dans tous les salons avec lui.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

OLIVIER.

Parce que ce n'est pas l'usage; c'est une toute petite raison qui en vaut bien une autre.

SUZANNE.

Quelles fautes ai-je encore commises ?

OLIVIER.

Vous parlez trop haut et vous riez trop fort.

SUZANNE.

C'est mal, cela ?

OLIVIER.

Cela vous fait remarquer, et une jeune fille ne doit jamais se faire remarquer.

SUZANNE.

Et puis ?

OLIVIER.

Vous avez un petit ton bref qui ne convient pas à une jeune personne ; vous causez de toutes choses, vous lisez tout ce qui vous tombe sous la main, et vous donnez votre opinion sur ce que vous avez lu. Enfin, on vous donnerait quelquefois de vingt-cinq à vingt huit ans et vous n'en avez que dix-huit.

SUZANNE.

Mais personne ne m'a jamais fait ces observations-là.

OLIVIER.

Je le sais bien.

SUZANNE.

Est-ce donc à cela qu'il faut attribuer la froideur qu'on me témoigne ?

OLIVIER.

Un peu à cela et beaucoup à autre chose.

SUZANNE.

A quoi ?

OLIVIER.

C'est mon secret.

SUZANNE.

Vous vous occupez donc de moi ?

OLIVIER.

En doutez-vous ?

SUZANNE.

Quand je vous ai vu vous faire recevoir de ce cercle, où, d'après mon frère, on se fait gloire de renier l'amitié, j'ai cru que vous m'aviez abandonnée. (Lui tendant la main.) Me pardonnez-vous ?

OLIVIER.

Volontiers.

SUZANNE.

Merci ! maintenant je ne veux pas retourner dans ces salons, et je ne puis rester ici. Je vais tâcher d'obtenir que mon père me reconduise chez moi.

OLIVIER.

Non, attendez; il dort si bien. Et puis... (regardant Saint-Clair et Lespinois qui entrent par le fond) il faut absolument que je sache... Mais vous aurez peut-être une épreuve pénible à subir.

SUZANNE.

Une épreuve ?

OLIVIER.

Oui, une épreuve qui, du reste, doit m'éclairer.

SUZANNE.

Eh bien, j'aurai du courage, vous êtes près de moi.

SCÈNE X

SIMONET, SUZANNE, OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

OLIVIER, qui est allé au fond chercher Saint-Clair.

N'est-ce pas, cher monsieur, madame votre tante que j'aperçois là-bas ?

SAINT-CLAIR.

Oui, mon cher, elle se lève pour quitter le bal.

OLIVIER.

Ne demeure-t-elle pas en face de M. Simonet ?

SAINT-CLAIR.

Juste en face.

OLIVIER.

Alors, elle voudra bien avoir la bonté de mettre mademoiselle Suzanne chez elle.

SAINT-CLAIR.

Sans doute, mon cher, sans doute. (A part.) Diable! ma tante qui est si collet-monté ! (Haut.) Ah mon Dieu ! je me souviens que notre voiture est ce soir au grand complet; ma tante sera vraiment désolée, mademoiselle, et je vous fais, en son nom, toutes ses excuses. (Il remonte à gauche.)

OLIVIER, à Lespinois qu'il va chercher au fond.

Monsieur Lespinois, madame votre sœur ne demeure-t-elle pas dans la maison de madame Simonet ?

LESPINOIS.

Oui, mon cher.

OLIVIER.

Voudra-t-elle, quand elle partira, lui reconduire sa fille ?

LESPINOIS.

Certainement! certainement! je cours la prévenir... (A part.) Diable! ma sœur est fort revêche (Haut.) Hélas! mademoiselle, ma sœur est déjà partie, on peut voir d'ici sa place vide. Croyez à tous mes regrets et aux siens. (Il remonte près de Saint-Clair.)

SUZANNE, à Olivier.

En effet, l'épreuve est cruelle.

OLIVIER.

Elle était nécessaire. Maintenant je vais réveiller votre père... Eh! monsieur Simonet!

SIMONET.

Hein! quoi?

OLIVIER.

Votre fille désire s'en aller, ne la reconduisez-vous pas?

SIMONET, se frottant les yeux.

Mais non, il est encore trop tôt pour se coucher.

OLIVIER.

Cependant ne m'avez-vous pas invité à déjeuner demain matin chez vous?

SIMONET.

Certainement.

OLIVIER.

Eh bien, si vous ne vous couchez pas maintenant, combien vous restera-t-il de temps pour vous reposer? A peine six heures; vous aurez le teint échauffé... quelques cheveux blancs de plus peut-être ..

SIMONET, vivement.

Assez, mon cher, assez! Au revoir, messieurs; viens, Suzanne.. Je serai toujours victime de ma tendresse paternelle.

SUZANNE, tendant la main à Olivier.

Merci! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI

OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

SAINT-CLAIR, assis à gauche de la table de jeu qui est à droite.

Dites donc... elle est partie la petite Simonet... j'aime autant cela.

LESPINOIS, assis en face de lui.

Pourquoi ?

SAINT-CLAIR.

Parce que ce soir, ses grands yeux bleus sont encore plus jolis que d'habitude.

LESPINOIS.

Eh bien, tant mieux !

SAINT-CLAIR.

Non, tant pis !

LESPINOIS.

Pourquoi ?

SAINT-CLAIR.

Sans doute, lorsque des yeux comme ceux-là sont accompagnés d'une dot agréable, on ne peut s'empêcher de... de... enfin de songer au mariage...

LESPINOIS.

Bah ! vous savez bien que c'est impossible... J'ai eu les mêmes idées que vous, j'ai sondé ma famille...

SAINT-CLAIR.

Et vous avez été repoussé avec perte comme moi. (Soupirant.) C'est dommage !

LESPINOIS, soupirant aussi.

Oui, c'est dommage !

OLIVIER, s'avançant entre eux et s'appuyant sur la table de jeu.

Si je ne me trompe, mes chers collègues, vous parlez mariage ?

LESPINOIS.

La jeune fille qui était ici tout à l'heure, nous inspirait quelques réflexions.

SAINT-CLAIR.

Nous déplorions qu'avec une jolie dot et de si beaux yeux, elle fût si difficile à marier.

OLIVIER.

Est-ce que c'est vraiment difficile ?

SAINT-CLAIR.

Dame ! mon cher, elle se mariera tôt ou tard, c'est probable ; mais elle se mariera mal.

LESPINOIS.

Il est certain que quelqu'un de bien posé dans le monde, et ayant des convenances à garder, hésitera toujours à lui donner son nom.

OLIVIER.

Pourquoi donc ?

LESPINOIS.

Vous le savez tout aussi bien que nous, cher ami.

OLIVIER.

Non. . j'ai bien entendu dire quelques petites choses, mais...

LESPINOIS.

Justement, ce sont ces petites choses-là qui ont fait à mademoiselle Simonet ce qu'on est convenu d'appeler une mauvaise réputation.

OLIVIER.

Ah! vraiment! c'est à ce point-là ?

LESPINOIS.

Hélas! oui!

SAINT-CLAIR.

Hélas! oui!

OLIVIER.

Mais ces mots : une mauvaise réputation, sont peut-être un peu vagues... Sur quoi les base-t-on ?

SAINT-CLAIR.

Vous ne le savez pas ?

OLIVIER.

Très-imparfaitement. Je suis un nouvel arrivé parmi vous, messieurs, il faut excuser mon ignorance.

SAINT CLAIR.

Eh bien, apprenez, mon cher, que nos parents, nos amis, nos connaissances n'ont pu s'empêcher de remarquer qu'on ne voyait jamais sortir mademoiselle Simonet qu'en compagnie de madame de Neuville, femme charmante, j'en conviens, mais un peu évaporée, un peu excentrique, trop disposée à braver l'opinion.

OLIVIER.

Mais c'est le procès de madame de Neuville que vous faites là.

SAINT-CLAIR, se levant et gagnant la gauche.

J'explique comment sa société nuit à mademoiselle Simonet.

OLIVIER, se levant aussi et prenant le milieu de la scène.

Est-ce tout ce qu'on reproche à celle-ci ?

LESPINOIS, prenant la droite.

On a surtout remarqué que ces dames vivaient dans une étroite intimité avec notre collègue Julio, qu'il les promenait

le soir, qu'il les accompagnait au théâtre, au concert, au bal, et, comme on le sait trop fin pour perdre ses soins auprès de l'invulnérable madame de Neuville...

SAINT-CLAIR, *se penchant à l'oreille d'Olivier.*

On suppose tout naturellement qu'il soupire pour mademoiselle Simonet.

LESPINOIS, *même jeu.*

Et que ses soupirs ne sont pas perdus.

SAINT-CLAIR.

Évidemment !

LESPINOIS.

Évidemment ! Il est facile de reconnaître à l'attitude de Julio, à sa réserve depuis quelques jours, à ses airs mystérieux, qu'il n'est pas à plaindre.

OLIVIER.

Ces confidences ne sont pas terminées, j'imagine ?

SAINT-CLAIR.

On a encore observé que la famille de mademoiselle Simonet paraissait blâmer sa conduite : ces messieurs n'ont pour elle aucune de ces attentions, de ces amabilités, qu'on est trop heureux, d'ordinaire, de prodiguer à sa fille et à sa sœur. Quant à madame Simonet, elle semble, par sa tristesse, par sa vie retirée, protester contre ce qui se passe.

OLIVIER.

Ah ! vraiment, elle proteste ?

SAINT-CLAIR.

On le dit, cher ami, on le dit ; mais je ne suis qu'un écho.

LESPINOIS.

Qu'un écho ! nous ne nous serions pas donné la peine de faire nous-mêmes toutes ces remarques ; on les a faites, nous les répétons. Enfin, mon cher, je terminerai par un trait caractéristique, qui vous apprendra combien l'opinion publique est défavorable à celle dont nous nous occupons ; on ne la désigne plus sous le nom de mademoiselle Simonet ; on dit, en parlant d'elle : la petite Simonet.

OLIVIER, *avec vivacité en passant à droite.*

Quoi ! on ose ?...

SAINT-CLAIR.

Qu'avez vous donc ? on vous dirait ému ?

LESPINOIS.

Vous étiez sur le point de vous emporter.

OLIVIER.

Et ce serait de mauvais goût, n'est-ce pas? L'indignation, l'emportement, la colère sont exclus de vos salons? Il faut rester froid et impassible devant toutes les perfidies qui s'y commettent.

SAINT-CLAIR.

Mais, mon cher monsieur...

OLIVIER.

Oui, je le comprends, vous êtes étonnés. Je vous laisse croire que je n'ai pas de cœur, et je me permets d'en avoir. Eh! messieurs, si j'en avais montré tout d'abord, vous m'auriez traité en étranger, en paria; je ne saurais pas ce que j'avais intérêt à savoir. Ah! vous avez cru que je m'honorais sérieusement d'être l'ami de gens dont l'unique orgueil est d'être indifférent à toutes chose. Vous avez pu penser que je vous ressemblais!... Indifférent! moi! Oui, je le suis au danger que l'on court en vous disant vos vérités, en flétrissant votre conduite, et en vous criant d'une voix indignée qu'il est infâme d'avoir soustrait à une jeune fille, ainsi que vous l'avez fait, ou que vous l'avez laissé faire, ce qu'elle a de plus précieux au monde : sa réputation.

LESPINOIS.

Eh! monsieur, avant de nous parler de la sorte, et de vous faire le champion de mademoiselle Simonet, sachez au moins si on l'a calomniée.

OLIVIER.

Qui vous parle de calomnie? Ce sont nos ennemis qui se chargent du soin de nous calomnier. Mais vous, messieurs, vous n'êtes les ennemis de personne. Pour calomnier, il faut inventer, chercher, trouver, répandre, suivre pas à pas la boule de neige qui grossit en roulant, et l'empêcher de fondre. Vous êtes incapables de vous donner tant de mal, je le sais. Vous vous contentez, tout en vous promenant, en vous jouant, de recueillir quelques remarques désobligeantes, de ternir les intentions les plus pures; vous avez surtout soin de tout laisser dire et de ne jamais vous récrier ; et c'est ainsi que vous vous rendez aujourd'hui, sans vous en douter, complices d'une coupable intrigue. (Julio entre par la droite.)

SAINT-CLAIR.

Quelle intrigue?

OLIVIER.

Je vais vous la faire connaître. (A Julio.) Entrez donc, mon cher, vous n'êtes pas de trop, vous pouvez entendre ce que j'ai à dire à ces messieurs.

SCÈNE XII

LESPINOIS, SAINT-CLAIR, OLIVIER, JULIO.

OLIVIER.

Une personne que j'ai beaucoup aimée, dont j'appréciais le cœur généreux et les idées saines, et qui, dans votre société, messieurs, s'est tristement corrompue, rencontra un jour mademoiselle Simonet, se dit qu'elle lui convenait pour femme et se promit de l'épouser. Il aurait dû alors se présenter à la famille, lui faire certaines confidences sur sa position passée, vaincre certains scrupules, et courir la chance d'être ou de n'être pas agréé; mais il préféra ajourner sa demande et mettre la famille Simonet dans l'impossibilité de la repousser.

JULIO.

Est ce bien utile ce que vous racontez là?

OLIVIER.

Très-utile. Celui dont je vous entretiens put d'abord constater que mademoiselle Simonet prêtait aux médisances, non par sa conduite, qui est irréprochable, mais par certaines toilettes qui ne sont pas de son âge, certaines façons dont, par insouciance, aucun des siens n'a jamais songé à la blâmer. Alors, il étudia l'entourage de la jeune fille en question. Que trouva-t-il? Une cousine que trop d'imagination empêche de voir ce qui se passe autour d'elle; un frère, un père tout entiers à leurs plaisirs et ignorants des devoirs qu'impose la famille; une mère, respectable et pieuse, je le reconnais, mais oublieuse de la piété la plus agréable à Dieu : la piété maternelle! Enfin, messieurs, des indifférents de toute espèce, vous les connaissez.

LESPINOIS, bas à Saint-Clair.

Nous sommes sur la sellette.

OLIVIER.

Et alors, persuadé qu'aucun parent, qu'aucun ami, que personne enfin ne se lèverait pour le confondre, il a habilement profité de la position qui lui était faite; il a exploité avec adresse tant d'insensibilité et d'indifférence; il a enfin compromis celle qu'il voulait épouser, et dont, croit-il, on ne peut plus lui refuser la main... Eh bien, non! mille fois non! il ne sera pas dit que l'intrigue triomphera là où la franchise aurait succombé. Ce mariage ne se fera pas, je le jure!

JULIO, s'avançant.

Qui l'empêchera?

OLIVIER.

Moi!

JULIO.

Vous? mais vous n'êtes ni le tuteur ni le parent de mademoiselle Simonet?

OLIVIER.

Je me charge de faire partager mes idées à sa famille.

JULIO.

Vous ferez cela?

OLIVIER.

Oui, je le ferai. Mais que vous importe? la personne dont il est question vous intéresse donc beaucoup?

JULIO.

Cette personne, c'est moi! je ne pouvais m'y tromper, et ces messieurs m'ont déjà reconnu. Mais il ne me plaît pas qu'on se permette, comme vous l'avez fait, de dévoiler et de juger ma conduite; vous m'en rendrez raison.

OLIVIER.

Non, monsieur; mademoiselle Simonet est assez compromise, je ne veux pas qu'elle le soit davantage. Si quelqu'un doit se battre avec vous, ce n'est pas moi, c'est le père ou le frère de mademoiselle Simonet.

JULIO.

Eux!... se battre!...

OLIVIER.

Peut-être... Mais auparavant, mon devoir est de leur apprendre qui vous êtes. (Laure paraît au fond.)

JULIO.

C'est inutile, monsieur; dès aujourd'hui, au nom de Julio Bénetti, je joindrai celui de Lélio.

SCÈNE XIII

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, LAURE, OLIVIER, JULIO.

LAURE.

Lélio, lui!...

OLIVIER, allant à Laure.

Je tiens ma promesse, vous aimez l'imprévu, en voilà! (Laure se retire à droite, deuxième plan.)

LESPINOIS, allant chercher Olivier au fond et redescendant avec lui.

Pardon, monsieur, il ne faudrait pas oublier que vous nous avez parlé un peu trop vivement à nous aussi, et que...

OLIVIER.

Vous voulez vous battre !... hélas! je ne peux pas... les statuts du cercle me défendent de vous procurer cette distraction.

SAINT-CLAIR.

Pourquoi ?

LESPINOIS.

Pourquoi?

OLIVIER.

Si je me bats avec vous et que vous sortiez victorieux de la lutte, cela vous fera avantageusement connaître, c'est donc un service que je vous aurai rendu.

LESPINOIS.

Mais vous pouvez nous tuer.

OLIVIER.

Autre service. Je vous aurai débarrassé d'une vie inutile à tous et à vous-mêmes. (Il sort à droite.)

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Simonet. — Porte au fond. — Portes latérales premier plan gauche et deuxième plan droite. — Armoire premier plan droite. — Table à droite. — Canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER, JOSEPH.

JOSEPH, introduisant Olivier par le fond.

Si monsieur veut entrer ici, je vais aller éveiller monsieur.

OLIVIER.

Quoi! ce cher Simonet dort encore! A-t-il donc oublié que je déjeune avec lui?

JOSEPH.

Monsieur m'a donné ses ordres au sujet du déjeuner, mais il m'a recommandé de ne l'éveiller qu'au dernier moment, afin de pouvoir dormir quelques instants de plus.

OLIVIER.

Le dernier moment est arrivé. Allez, je vous prie, j'ai faim.

(Joseph sort par la droite, Aristide entre par le fond.)

SCÈNE II

OLIVIER, ARISTIDE.

ARISTIDE, tout essoufflé.

Enfin je vous trouve! j'arrive de votre hôtel où j'ai appris que vous étiez ici.

OLIVIER.

Vous aviez à me parler?

ARISTIDE.

Oui; mais auparavant, dites-moi, vous avez eu cette nuit, après mon départ, une discussion avec Julio?

OLIVIER.

Qui vous a appris cela?

ARISTIDE.

Saint-Clair que je viens de rencontrer.

OLIVIER.

Il vous a donné des détails?

ARISTIDE.

Aucun. Il a été discret contre son habitude.

OLIVIER.

C'est un progrès.

ARISTIDE.

Cette querelle doit-elle avoir des suites?

OLIVIER.

Je l'espère.

ARISTIDE.

Quoi! vous vous battrez?

OLIVIER.

Moi ou d'autres!... Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur que vous vous intéressiez à moi, vous qui ne vous intéressez à personne? Je cherche et je ne trouve pas. Ah! j'y suis... j'avais oublié; vous me devez de l'argent, une bagatelle et vous vous dites que si je me bats... Mais, mon cher Aristide, j'ai des héritiers.

ARISTIDE.

Ne plaisantez pas; c'est plus sérieux que vous ne pensez.

OLIVIER.

Qu'y a-t-il donc?

ARISTIDE.

Il y a, il y a, que j'ai une fâcheuse confidence à vous faire.

OLIVIER.

Faites.

ARISTIDE.

Je me trouve dans la nécessité de vous dire qu'il m'est impossible de vous payer la somme que je vous dois.

OLIVIER, allant s'asseoir sur le canapé.

Ah! vraiment! c'est très fâcheux en effet; mais cette confidence m'instruit; je commence à m'expliquer pourquoi vous vous vantiez d'être insensible aux pertes de jeu.

ARISTIDE.

Mais...

OLIVIER.

Il est certain qu'il doit vous être indifférent de perdre, puisque quand vous perdez...

ARISTIDE.

Oh! c'est mal ce que vous dites là.

OLIVIER.

Vous aurais-je blessé?

ARISTIDE.

Je n'ai pas le droit de me trouver blessé; mais vous avez tort de croire que ma dette envers vous ne me préoccupe pas.

OLIVIER.

En vérité, vous attacheriez de l'importance à cette misère!

ARISTIDE.

Je donnerais beaucoup pour pouvoir m'acquitter.

OLIVIER.

Question d'amour-propre, n'est-ce pas?

ARISTIDE.

Question d'honneur aussi.

OLIVIER.

C'est la première fois que je vous entends parler de ces choses-là.

ARISTIDE.

C'est aussi la première fois que je me trouve dans une position fausse.

OLIVIER.

Et c'est moi qui vous y ai mis? Remerciez-moi donc.

ARISTIDE.

Je préférerais vous payer.

OLIVIER.

Adressez-vous à votre père, il se fera un plaisir...

ARISTIDE.

Vous ne le pensez pas?

OLIVIER.

Vos amis?

ARISTIDE.

Mes amis?... vous connaissez leurs principes.

OLIVIER.

Qui sont les vôtres.

ARISTIDE.

Je le confesse; aussi, aurais-je mauvaise grâce à leur demander quelque chose.

OLIVIER.

Alors, autour de vous, il n'est personne qui vous puisse obliger? ni parents, ni amis?

ARISTIDE.

Personne!

OLIVIER.

Et vous n'en tirez aucune conclusion?

ARISTIDE.

J'en tirerai peut-être plus tard, mais pour le moment...

OLIVIER.

Vous ne songez qu'à une chose : sortir de l'embarras dans lequel vous vous êtes mis et auquel vous n'êtes pas insensible.

ARISTIDE.

Je le confesse... les dettes de jeu... voyez-vous...

OLIVIER.

C'est votre corde sensible : vous faites bon marché de tout le reste; mais, devant la dette de jeu, s'arrête votre insouciance... C'est drôle... mais c'est vrai pour beaucoup de monde. Allons... je ne vois qu'un moyen de trancher la question.

ARISTIDE.

Lequel?

OLIVIER, se levant.

Jouons à pile ou face la somme que vous me devez.

ARISTIDE.

Quoi! vous voulez!... d'un seul coup?

OLIVIER.

Sans doute.

ARISTIDE.

Mais si je perds?

OLIVIER.

Nous jouerons encore quitte ou double, il arrivera bien un moment où...

ARISTIDE.

Vous feriez cela, vous?

OLIVIER.

Je vous le propose.

ARISTIDE.

Parce que vous croyez que je ne pourrai jamais vous payer; mais vous vous trompez, donnez-moi du temps, et...

OLIVIER.

Je préfère que nous soyons quittes dès aujourd'hui... Allons, pas de fausse honte. (Tirant un louis de sa poche.) Pile ou face!

ARISTIDE, passant à gauche.

Eh bien, non. Je n'accepte pas cela ; non, je n'ai rien fait pour mériter de votre part un tel sacrifice ; je trouverai de l'argent, je travaillerai s'il le faut. (Se reprenant.) Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Enfin, je m'acquitterai envers vous. Vous attendrez bien, n'est-ce pas? puisque, si j'avais voulu, maintenant...

OLIVIER.

Vous ne me devriez plus rien.

ARISTIDE.

Mais je ne vous en suis pas moins très-reconnaissant.

OLIVIER.

Vous?

ARISTIDE.

Oui, moi... cela vous étonne, mais aussi pourquoi bouleversez-vous mes idées?

OLIVIER.

Qu'ai-je fait pour cela?

ARISTIDE.

Ce que vous avez fait? une proposition superbe dont tous mes amis et surtout moi-même n'aurions jamais eu la pensée. . Je ne vous dis que cela, adieu !... (Il revient sur ses pas lui serre la main d'un air pénétré, et sort par le fond.)

SCÈNE III

OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par la droite.

Enfin, je vous trouve seul! je vous guettais depuis un instant. Prenez vite ces fleurs; je les ai cueillies pour celui qui, seul ici, s'occupe de la pauvre fille délaissée. Vous déjeunez en garçon avec mon père?

OLIVIER.

Oui, je me suis fait inviter, j'ai à lui parler.

SUZANNE.

Le déjeuner sera très-bon; c'est moi qui ai fait le menu à votre intention. A propos, vous ne me dites rien de ma robe, elle est simple celle-là, j'espère; vous ne me gronderez plus. Et mes cheveux? est-ce que je me coiffe toujours comme une dame? n'ai-je pas l'air d'une jeune fille? Quant à mes manières, je m'étudie à devenir grave, posée, recueillie, j'aurai l'air d'une petite sainte, vous verrez, vous verrez! Je ne me ferai plus remarquer, je suivrai tous vos conseils, tous! Déjà je ne parle plus tant, vous devez vous en apercevoir.

OLIVIER, riant.

Surtout en ce moment!

SUZANNE.

Oh! c'est une raillerie qui ne m'atteint pas! Vous êtes une exception, vous; avec vous je puis me rattrapper en m'en donner à cœur joie.

OLIVIER.

C'est juste, je vous demande pardon!

SUZANNE.

Vous êtes pardonné! Mais, mon Dieu! comme vous avez l'air embarrassé, parce que vous tenez trois ou quatre fleurs dans la main; donnez-les-moi, je vais les placer sur la table, cela égayera le déjeuner... Voici ma mère, allez la saluer au lieu de me regarder; il faut vous dire comme à moi tout ce que vous avez à faire. (Elle range les fleurs et les met sur la table.)

SCÈNE IV

MADAME SIMONET, OLIVIER, SUZANNE.

OLIVIER, à madame Simonet qui entre par le fond, d'un air recueilli.

Je vous présente mes respects, madame.

MADAME SIMONET.

Ah! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas!

OLIVIER.

Vous vous portez toujours bien!

MADAME SIMONET.

Assez bien, je vous remercie, malgré la vie de recluse que je mène et l'absence complète d'exercice.

OLIVIER.

Vous ne vous promenez donc jamais, madame?

MADAME SIMONET.

Non, monsieur; il est triste et presque humiliant de sortir

toujours seule, lorsqu'on a un fils et un mari qui devraient vous donner le bras; je préfère rester chez moi: de cette façon, je ne fais pitié à personne.

OLIVIER.

Votre santé peut en souffrir.

MADAME SIMONET.

Oh! monsieur... pour ce que je fais sur cette terre...

OLIVIER, montrant Suzanne qui sort à droite.

Et votre fille, madame?

MADAME SIMONET.

On a eu la sagesse de lui apprendre à pouvoir se passer de moi.

OLIVIER.

Pensez-vous qu'elle ait suivi ces leçons?

MADAME SIMONET.

Mais, je l'espère, et, du reste, bientôt elle n'aura plus besoin de moi; elle ne tardera pas à se marier, n'a t-elle pas une dot?

OLIVIER.

Cela ne suffit pas toujours, madame; il y a des hommes qui veulent bien que leur femme ait une dot, mais qui désirent aussi qu'elle ait eu une mère.

MADAME SIMONET.

D'ordinaire, monsieur, on a toujours eu une mère.

OLIVIER.

En effet, madame; mais il existe quelques jeunes filles qui sont privées de cette tendresse maternelle si douce et si bonne lorsqu'on entre dans la vie, lorsque le cœur s'éveille et qu'il commence à soupirer tout bas. Tout, à cet âge charmant, surprend et fait songer : l'oiseau qui chante, la fleur qui s'ouvre au soleil, le nuage qui court on ne sait où! C'est alors qu'on cherche à ses côtés quelqu'un d'affectueux et de tendre, une sœur aînée, une mère, pour lui dire tous ses étonnements, pour l'interroger bien bas, pour se jeter dans ses bras sans motif apparent et pleurer avec elle de joie et de bonheur.

MADAME SIMONET.

Mais pardon, monsieur, si c'est de ma fille que vous voulez parler, qui l'empêche, je vous prie, de se jeter dans mes bras et d'y pleurer à son aise, si le cœur lui en dit?

OLIVIER.

Il est possible, madame, qu'elle ait besoin d'encouragement, et je me demande si la rigidité de votre caractère et votre froideur... apparente ne l'intimident pas un peu, et ne sont pas un obstacle à ses élans de tendresse.

MADAME SIMONET.

Et vous blâmez cette froideur?

OLIVIER.

Je ne me le permettrais pas, mais j'oserais vous plaindre...

MADAME SIMONET.

Mais monsieur...

OLIVIER.

Oui, madame, j'oserais vous plaindre, car vous avez dû beaucoup souffrir.

MADAME SIMONET, après un moment de silence.

Peut-être, monsieur, peut-être moi-même ai-je vainement cherché durant mon enfance et ma jeunesse cette tendresse clairvoyante et persuasive qui, dites-vous, fait défaut à ma fille; peut-être ai-je été cruellement trompée lorsque, plus tard, j'ai cru trouver, en me mariant, cet autre genre de tendresse à laquelle toute femme est en droit de prétendre; peut-être enfin mon caractère s'est-il ressenti de la perte de toutes mes illusions. Ce n'est pas moi seule qu'il faut en accuser, mon entourage y est bien pour quelque chose.

OLIVIER.

Et M. Simonet pour beaucoup, je le sais, madame.

MADAME SIMONET.

Je ne porte de plainte contre personne... directement.

OLIVIER.

La même délicatesse ne m'arrêtant pas, je crois pouvoir nommer votre mari, d'autant plus qu'il dépend de moi de l'amener à de meilleurs sentiments.

MADAME SIMONET.

Il dépend de vous, avez-vous dit, monsieur?

OLIVIER.

Oui, madame; je crois avoir trouvé le moyen d'adoucir M. Simonet.

MADAME SIMONET.

Qu'est-ce qui vous donne un si fol espoir?

OLIVIER.

Cette conviction que beaucoup de gens sont indifférents au présent et à l'avenir; mais qu'il s'en rencontre fort peu qui soient indifférents au passé.

MADAME SIMONET.

En effet, monsieur, je crois qu'il faudrait être bien endurci pour être insensible au souvenir des peines ou des plaisirs

qu'on a autrefois éprouvés, et surtout pour renoncer aux croyances de sa jeunesse.

OLIVIER.

Justement, madame, c'est bien ainsi que je pense.

MADAME SIMONET.

Mais je ne comprends pas quel rapport cette pensée peut avoir avec...

OLIVIER.

Oh! madame, je désire beaucoup que vous ne compreniez pas...

MADAME SIMONET.

C'est fâcheux! (Elle passe à droite.) J'aurais pu peut-être vous venir en aide.

OLIVIER.

Rassurez-vous, vous servirez mes desseins sans vous douter que vous les servez; vous serez de bonne foi, cela convient mieux à votre caractère. (On entend Simonet parler en dehors.) Mais j'entends la voix de M. Simonet, et si vous voulez me laisser avec lui...

MADAME SIMONET.

Soit! monsieur, je n'ai rien à vous refuser, du moment que vous devez me... changer mon mari.

SCÈNE V

OLIVIER, SIMONET, MADAME SIMONET.

SIMONET, entrant par la droite.

Bonjour, mon cher, bonjour. Est-ce que je vous ai fait attendre?

OLIVIER.

Une heure environ.

SIMONET.

J'étais dans mon lit; c'est si bon de dormir.

OLIVIER.

C'est aussi quelquefois bon de manger.

SIMONET.

On va nous servir. (Il regarde madame Simonet.)

MADAME SIMONET.

Je devine votre pensée, monsieur, je pars.

SIMONET.

Mais je n'ai pas dit...

MADAME SIMONET.

Vous vous êtes dit... et du reste ne sais-je pas votre opinion au sujet du déjeuner ?

SIMONET.

Quelle opinion ?

MADAME SIMONET.

Que c'est bien assez de dîner en famille. (Simonet passe à droite. A Olivier.) Au revoir, monsieur. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI

OLIVIER, SIMONET, JOSEPH.

SIMONET, à Olivier.

A vous dire vrai, mon cher, je ne suis pas fâché qu'elle nous laisse seuls ; nous pourrons causer à notre aise, débiter toutes les folies qui nous passeront par la tête ; enfin, faire un véritable déjeuner de garçons. . Il ne m'est pas désagréable d'oublier à table de temps à autre que je suis marié et père de famille. Cela me rajeunit.

OLIVIER.

A ce compte-là vous devez être très jeune. (Joseph entre pour servir.)

SIMONET.

Je l'avoue. Allons asseyons-nous. (Il s'asseoit à gauche de la table et Olivier à droite) Eh bien, que me raconterez-vous de nouveau ? Hier, j'ai quitté le bal de bonne heure. Que s'y est-il passé après mon départ?

OLIVIER.

Rien de bien important.

SIMONET.

Quoi ! vous n'avez pas à me faire part de quelque bon petit cancan, de quelque jolie aventure !

OLIVIER.

Je ne crois pas.

SIMONET.

C'est dommage !

OLIVIER.

A moins pourtant que vous ne teniez à savoir, qu'il y a eu cette nuit, à Vichy, une perte de vingt mille francs à l'écarté.

SIMONET.

Vingt mille francs ! Il existe un fou qui a perdu vingt mille francs au jeu, en une seule nuit ; peut-on être si peu maître

de soi! Voilà, par exemple, une chose qui ne m'arriverait pas.

OLIVIER.

Je ne vous ai pas un seul instant soupçonné.

SIMONET.

Ni aucun des miens, j'imagine! Ce n'est pas Aristide qui aurait commis une telle absurdité! Il est cuirassé contre le jeu celui-là; il est à l'épreuve des bombes! je veux dire des passions... Encore du perdreau?

OLIVIER.

Volontiers!

SIMONET.

Est-ce tout?... N'avez-vous plus rien à me raconter?

OLIVIER.

Je cherche.

SIMONET.

Un peu de ce sauterne, il a la propriété d'ouvrir l'esprit. (Ils boivent.) Eh bien?

OLIVIER, posant son verre.

Il est très-bon.

SIMONET.

Oui, mais l'anecdote?

OLIVIER.

L'anecdote? Mon Dieu, j'en sais bien une qui circule depuis quelque temps; mais vous intéressera-t-elle?

SIMONET.

Racontez toujours, nous verrons après.

OLIVIER.

Vous est-il arrivé d'entendre parler d'un chanteur fort célèbre en Italie?... un nommé Lélio?

SIMONET.

Sans doute, les journaux ont assez fait son éloge. Pourquoi me demandez-vous cela?

OLIVIER.

C'est que Lélio est à Vichy.

SIMONET.

A Vichy! impossible? on me l'aurait montré.

OLIVIER.

Personne ne le connaît, il a repris son nom de famille.

SIMONET, se rapprochant.

Il doit y avoir une intrigue là-dessous.

OLIVIER.

On le dit.

SIMONET.

Et vous êtes au courant?

OLIVIER.

Peut-être.

SIMONET, *vivement.*

Racontez alors, cher ami, racontez. J'adore ces sortes de récits.

OLIVIER.

Imaginez-vous que Lélio s'est mis en tête d'épouser une de nos baigneuses : une héritière.

SIMONET.

C'est présomptueux! Cependant ces ténors sont très-séduisants! Il y en a que je pourrais citer dont tout Paris a connu les succès. Il paraît que chez certaines femmes, et du meilleur monde, les oreilles sont fort près du cœur.

OLIVIER.

Malheureusement pour Lélio, les oreilles et le cœur de l'héritière en question sont à leur place habituelle.

SIMONET.

Alors, il a été évincé, c'est fâcheux. Votre histoire ne tient pas tout ce qu'elle promettait.

OLIVIER.

Attendez donc : Lélio est plus opiniâtre que vous ne pensez. Obligé de reconnaître qu'il en était pour ses frais de séduction, il a eu recours à un moyen détourné, il a compromis son héritière.

SIMONET.

Tiens! tiens! cela devient intéressant! Et dans quel but?

OLIVIER.

Il s'est dit qu'une fois compromise, elle se montrerait moins fière et moins intraitable, et que la famille... car l'héritière a une famille...

SIMONET, *avec un soupir.*

Hélas, on en a toujours une!

OLIVIER.

Que la famille, dis-je, serait moins difficile sur le choix d'un mari.

SIMONET.

Ce n'est pas trop mal raisonné. Alors il y a eu échelle de

corde, escalade, surprise, esclandre... Je vois cela d'ici, c'est du dernier piquant... Encore un doigt de ce vin?

OLIVIER.

Non, vous exagérez; vous faites mon héros plus noir qu'il n'est vraiment. De nos jours, pour compromettre une jeune fille, on n'a plus besoin d'avoir recours aux moyens mélodramatiques, il suffit de quelques circonstances favorables et d'une assiduité de tous les instants.

SIMONET.

Vraiment, c'est fâcheux, je préférais l'échelle de corde.

OLIVIER.

Désolé; mais il n'y en a pas eu.

SIMONET.

Enfin elle est compromise?

OLIVIER.

Très-compromise.

SIMONET.

Et la famille? Comment a-t-elle pris la chose?

OLIVIER.

Elle ne sait rien.

SIMONET, riant.

Vraiment! quelle drôle de famille. (Joseph sert le café.) Nous avons tout ce qu'il nous faut, Joseph! vous pouvez vous retirer. Tâchez surtout qu'on ne nous dérange pas.

JOSEPH.

Oui, monsieur. (Il sort par le fond et ferme la porte.)

SCÈNE VII

SIMONET, OLIVIER.

SIMONET, offrant un cigare à Olivier.

Maintenant nous sommes seuls. Vous pouvez m'apprendre ce qu'il y a de plus intéressant dans vos histoires. Le nom, mon cher, le nom de vos héros?

OLIVIER.

Vous y tenez?

SIMONET.

Parbleu! rien n'est agréable après un bon repas comme de s'égayer un peu aux dépens du prochain; c'est innocent et digestif. Je parie que ce sont des personnes de notre connaissance?

OLIVIER.

Justement.

SIMONET.

Dites vite, alors, cher ami, dites vite! (Il se lève.)

OLIVIER se lève et allume son cigare à celui de Simonet.

Le jeune homme qui a perdu les vingt mille francs s'appelle : Aristide... Ne bougez donc pas, vous m'empêchez de m'allumer. Quant à la jeune personne compromise, elle se nomme : Suzanne Simonet! (Il va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

SIMONET.

Hein! vous dites?

OLIVIER.

Je dis les noms que vous vouliez savoir.

SIMONET.

Ah! pardon, cher ami, pardon, j'aime à m'amuser et à me distraire; mais il est certaines plaisanteries qui dépassent les bornes; s'il ne s'agissait encore que d'Aristide... mais il est question de ma fille...

OLIVIER.

Mon cher monsieur Simonet, je respecte trop mademoiselle votre fille pour me permettre de plaisanter sur son compte; ainsi, vous pouvez me croire.

SIMONET.

Vous croire! vous croire! mais non, je ne veux pas vous croire. Ah! par exemple! vous croire! Ma fille serait compromise et je ne le saurais pas?

OLIVIER.

Vous le savez maintenant.

SIMONET.

Mais non, je ne le... Voyons, voyons, parlons sérieusement. (Il va s'asseoir près d'Olivier.)

OLIVIER.

C'est ce que je fais.

SIMONET.

Vous dites que?...

OLIVIER.

Le chanteur Lélio qui est à Vichy depuis deux mois et que vous recevez dans votre intimité...

SIMONET.

Je reçois Lélio dans mon intimité?

OLIVIER.

Sans doute, sous le nom de Julio Bénetti.

SIMONET.

Comment, c'était lui?

OLIVIER.

Lui-même! il a profité de ses relations avec vous, et... je vous ai dit le reste.

SIMONET.

Mais c'est impossible.

OLIVIER.

Je vous en donne ma parole!

SIMONET.

Votre parole?

OLIVIER.

Ma parole.

SIMONET, se lève et se promène avec agitation.

Eh bien, j'en apprends de belles! j'en apprends de belles!

OLIVIER, se levant et rejoignant Simonet.

Si j'ai commis une indiscrétion, si je vous ai trop brusquement fait cette confidence, excusez-moi; mais vous m'avez dit tant de fois que rien ne pouvait vous émouvoir...

SIMONET.

Oui, oui... mais cependant...

OLIVIER.

N'êtes-vous pas en garde contre la mauvaise fortune? N'avez-vous pas une de ces âmes fortement trempées que rien ne peut abattre?

SIMONET, s'arrêtant.

Certainement! j'ai une âme fortement trempée; mais il est de ces coups...

OLIVIER.

Qui ressemblent à des coups de foudre...

SIMONET.

Peut-être!

OLIVIER.

Eh bien, ne répétez-vous pas sans cesse que vous avez au-dessus de la tête, pour vous préserver de l'orage, un petit paratonnerre.

SIMONET, allant à droite.

Sans doute, sans doute, la foudre ne m'atteint pas. Mais la secousse...

OLIVIER.

En effet, pour certains pères de famille, elle eût été terrible, mais pour vous...

SIMONET.

Pour moi?... Ne suis-je pas un père de famille comme les autres? (Il se promène agité.)

OLIVIER.

Oh! non, ne vous faites pas d'illusions à ce sujet. Si vous étiez un père de famille comme les autres, au lieu de vous promener dans ce salon, avec agitation, j'en conviens, vous auriez bondi au dehors et vous auriez couru vers celui qui a osé compromettre votre fille... (Simonet s'arrête.) Mais je comprends votre conduite, elle est toute naturelle : en somme, vous ne pouvez pas vous émouvoir davantage pour des choses qui ne vous regardent... qu'indirectement.

SIMONET.

Indirectement! comment indirectement?

OLIVIER.

Sans doute, pour qu'elles puissent vous toucher, il faudrait que vous eussiez pour Aristide et mademoiselle Suzanne, une de ces tendresses que vous ne ressentez pas, que vous ne pouvez pas ressentir.

SIMONET.

Pourquoi?

OLIVIER.

Parce qu'il est impossible que vous les aimiez comme vous aimeriez vos propres enfants.

SIMONET.

Mes propres enfants! Je ne comprends pas... Voyons, expliquez-vous, je ne comprends pas.

OLIVIER.

Il est inutile, mon cher Simonet, de jouer au plus fin avec moi; est-ce que tout le monde ne m'a pas expliqué votre belle conduite?

SIMONET, très-étonné.

Ma belle conduite! Je me suis bien conduit, moi!

OLIVIER.

Admirablement bien... et puisque l'occasion s'en présente, permettez-moi de vous féliciter de tout mon cœur. (Il lui prend la main et la secoue avec force.)

SIMONET, essayant de dégager sa main.

Permettez... permettez... de quoi me félicitez-vous?

OLIVIER.

D'avoir élevé, comme vous l'avez fait, des enfants qui ne sont pas de vous... C'est superbe !

SIMONET.

Que me dites-vous là ?

OLIVIER.

Ce que vous savez bien. . ce que vous essayez inutilement de cacher, homme mystérieux et bienfaisant; mais la rumeur publique vous a trahi.

SIMONET.

Quoi! suivant la rumeur publique, mes enfants ne sont pas mes enfants... et comment explique-t-on cela?

OLIVIER.

Mais tout naturellement : sans doute, lorsque vous l'avez épousée, madame Simonet était probablement veuve et déjà mère.

SIMONET.

Mais pas du tout... pas du tout... elle était demoiselle...

OLIVIER.

Si ce n'est pas cela, cela revient au même; quelque temps après votre mariage, ayant des raisons de craindre de n'avoir pas d'enfants, vous avez sans doute adopté deux orphelins.

SIMONET.

Mais non, cent mille fois non ! Aristide et Suzanne sont mes enfants, mes propres enfants.

OLIVIER.

Ah ! alors, je ne m'explique pas... et du moment qu'il en est ainsi, ne parlons plus de cela... Je me suis trompé... J'ai mal compris... je vais faire un tour de jardin. On étouffe ici... (Il se dirige vers le fond.)

SIMONET, le suivant.

Cependant, mon cher, je voudrais...

OLIVIER, s'éloignant toujours.

C'est inutile, c'est inutile... il y a erreur, voilà tout !

SIMONET, l'arrêtant.

Permettez, permettez. .

OLIVIER, se dégageant.

Au revoir, ne pensez plus à tout cela. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

SIMONET, *seul.*

Ne pensez plus à cela! ne pensez plus à cela! Je ne demande pas mieux, mais c'est plus fort que moi. Voyons, voyons, tâchons d'y voir clair : on prétend que mes enfants ne sont pas mes enfants.. Qu'est-ce qui a pu donner lieu à une pareille erreur? Si mes enfants ne m'aimaient pas, on pourrait comprendre que .. mais ils m'aiment, c'est évident, et la voix du sang ne trompe jamais... Tiens! voilà ma fille, elle arrive à propos.

SCÈNE IX

SUZANNE, SIMONET.

SUZANNE, *entrant par la droite.*

On m'avait dit que ma mère était ici; qu'est-elle donc devenue?

SIMONET, *assis à droite.*

pas vue.

SUZANNE, *s'éloignant.*

Elle est peut-être au jardin.

SIMONET, *l'appelant.*

Suzanne!

SUZANNE.

Que me veux-tu?

SIMONET.

Viens près de moi.

SUZANNE.

Mais je suis pressée.

SIMONET.

Tu peux bien me donner un instant.

SUZANNE, *se rapprochant.*

Oh! une minute à peine.

SIMONET, *à lui-même.*

C'est bizarre! elle me mesure son temps?

SUZANNE.

Qu'as-tu à me dire?

SIMONET.

Tu t'ennuies donc bien près de moi?

SUZANNE.

Non; mais j'ai mes occupations.

SIMONET.

Cela ne doit pas t'empêcher de me dire bonjour en passant...

SUZANNE.

Bonjour! (Elle veut s'éloigner.)

SIMONET, la retenant.

Et de m'embrasser.

SUZANNE.

T'embrasser ?

SIMONET.

Oui! qu'y a-t-il là d'étonnant?

SUZANNE.

C'est que jamais cette idée-là ne te vient.

SIMONET.

Ah! tu crois ?

SUZANNE.

Tu m'embrasses au jour de l'an, à ta fête, et encore... quelquefois tu l'oublierais si je ne tendais mes joues. Tu ne gâtes pas ta fille.

SIMONET, à lui-même.

Elle dit vrai, je ne la gâte pas.

SUZANNE.

Puis-je m'en aller ?

SIMONET.

Non, reste, et réponds-moi... M'aimes-tu ?

SUZANNE.

Quelle drôle de question me fais-tu là ?

SIMONET.

Réponds, m'aimes-tu ?

SUZANNE

Mais on aime toujours son père.

SIMONET.

Par devoir, on s'y croit obligé. . mais ton cœur te porte-t-il vers moi?

SUZANNE.

Il doit m'y porter.

SIMONET, se lève et passe à gauche.

Il doit! il doit! je te répète qu'il ne s'agit pas de devoir ici! As-tu des élans de tendresse, ou n'en as-tu pas?

SUZANNE.

Je ne sais que te répondre; toutes les fois que j'ai eu les

élans dont tu parles, tu t'es moqué de moi, ou tu m'as grondée.

SIMONET.

Alors, tu n'en as plus?

SUZANNE.

Dame! papa, je ne veux pas te déplaire.

SIMONET, à lui-même.

D'ordinaire le cœur ne raisonne pas d'une façon aussi serrée.

SUZANNE.

Puis-je rejoindre ma mère?

SIMONET.

Rejoignez qui vous voudrez.

SUZANNE.

Bon! tu ne me tutoies plus! (A elle-même, en remontant au fond.) Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que j'ai fait? Je vais trouver M. Olivier. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X

SIMONET, seul.

Mais son affection pour moi ne paraît pas l'étouffer ; elle est froide! elle est très-froide! je suis forcé de le reconnaître... C'est singulier comme certaines paroles vous tourmentent et vous agitent... Moi, si calme d'ordinaire, je me sens tout... tout... tout drôle, enfin! Ah! cette fois, voici mon fils, il va me rassurer; je suis sûr de celui-là. (Il passe à droite.)

SCÈNE XI

ARISTIDE, SIMONET.

SIMONET, à lui-même, considérant Aristide qui entre par le fond.

Pourquoi mon fils est-il si petit lorsque je suis si grand?

ARISTIDE, apercevant Simonet.

Tiens! tu es là?

SIMONET.

Oui, je t'attendais pour causer avec toi.

ARISTIDE.

A ton aise... (Il va s'étendre sur le canapé à gauche.) Cause!

SIMONET, a part.

Cause! cause! quel drôle de langage! et puis pourquoi va-t-il se placer à une lieue de moi?

ARISTIDE.

Eh bien, tu ne dis rien ?

SIMONET.

J'attends que tu t'approches.

ARISTIDE.

Mais je suis très-bien ici.

SIMONET, à part.

Il n'est pas très-respectueux, mon fils... et il est d'un sans-gêne en ma présence. (Haut.) Aristide, est-ce que tu ne pourrais pas avoir une tenue plus convenable ?

ARISTIDE, se soulevant à moitié.

Une tenue plus convenable !... Qu'entends-tu par là ? qu'as-tu ?

SIMONET.

J'ai... j'ai... que tes façons d'être me blessent.

ARISTIDE.

Elles ne sont pas nouvelles, cependant ; tu aurais dû les remarquer plus tôt.

SIMONET.

J'ai mes raisons pour les remarquer aujourd'hui... Je le dis avec regret : tu n'as pas vis-à-vis de moi l'attitude d'un fils. (Il s'assied à droite.)

ARISTIDE.

Alors, tu veux que je te traite en père... soit ! mais je te ferai observer que c'est toi qui m'as déclaré ne pas tenir à toutes ces marques de respect ; tu m'as dit qu'il ne devait exister entre nous que des rapports de bonne camaraderie. Tu changes d'avis ! A merveille ! je vais essayer de perdre mes anciennes habitudes.

SIMONET.

A la bonne heure !

ARISTIDE, s'asseyant près de son père.

Cette nouvelle attitude te convient sans doute ? Bien ! je n'en aurai plus d'autre.

SIMONET, après s'être recueilli.

Si tu apprenais tout à coup que je suis ruiné, que dirais-tu ?

ARISTIDE.

Comment ! ce que je dirais ! Est-ce que nous sommes ruinés ?

SIMONET.

Admets que nous le soyons.

ARISTIDE.

Mais non, je ne veux pas l'admettre.

SIMONET.

Mais si... mais si. cela me fera plaisir.

ARISTIDE.

Allons, soit !

SIMONET.

Eh bien, que dirais-tu ?

ARISTIDE.

Je dirais... je dirais que tu as mal placé tes fonds.

SIMONET.

Et ensuite ?

ARISTIDE.

J'ajouterais que tu aurais dû avoir confiance dans la prospérité de ton pays, et que tu as commis une grande imprudence en mettant, comme tu l'as fait, toute ta fortune à l'étranger.

SIMONET.

Oui, tu as raison, je l'ai fait ! je suis ruiné, nous sommes ruinés. Eh bien ?

ARISTIDE.

Eh bien ?

SIMONET.

Travaillerais tu pour me faire vivre ?

ARISTIDE.

Nous ne sommes pas ruinés, n'est-ce pas ?

SIMONET.

Réponds toujours, travaillerais-tu ?

ARISTIDE.

A quoi veux-tu que je travaille ? tu ne t'es jamais occupé de mon éducation, et, livré à mes penchants naturels, j'ai fait de très-mauvaises études. A quoi m'emploierais-je ? je ne puis cependant pas labourer la terrre.

SIMONET.

Cependant, si tu m'aimais ?

ARISTIDE.

Je t'aime ! je t'aime ! mais cela ne me donne pas une profession.

SIMONET.

Enfin tu ne travaillerais pas pour me faire vivre ?

ARISTIDE.

Je n'ai pas dit cela... mais je te demanderais les moyens de travailler.

SIMONET.

Bien! je suis fixé sur ce point. (Il se lève et passe à gauche.) Occupons nous maintenant de quelque chose de plus sérieux : il s'agit de ta sœur.

ARISTIDE.

De ma sœur.

SIMONET.

On vient de me faire une triste confidence.

ARISTIDE.

Quelle confidence ?

SIMONET.

Suzanne a été dangereusement compromise.

ARISTIDE, se levant vivement.

Compromise!... ma sœur compromise!...

SIMONET.

Bien! j'aime ce mouvement : écoute-moi.

ARISTIDE.

Je ne demande pas mieux.

SIMONET.

Admets que je songe à provoquer la personne qui a osé compromettre ta sœur.

ARISTIDE.

Toi ?

SIMONET.

Oui, moi!

ARISTIDE.

Toi! te battre en duel?

SIMONET.

Pourquoi pas ?

ARISTIDE.

Mais tes principes s'y opposent.

SIMONET.

Mettons-les de côté pour l'instant, mes principes. Je me bats donc en duel, que feras-tu ?

ARISTIDE.

Ce que je ferai ?

SIMONET.

Oui.

ARISTIDE.

Mais je ne sais pas, moi; je ferai... des efforts pour te faire changer d'avis.

SIMONET.

Admets que ces efforts n'aient pas réussi et que je sois décidé à me battre, quelle sera ta conduite ?

ARISTIDE.

Ma conduite!... mais je ne comprends pas ce que tu veux dire!

SIMONET.

Quoi! ton cœur ne te dicterait-il pas dans un cas semblable ce que tu devrais faire ?

ARISTIDE.

Mon cœur? de quel mot nouveau te sers-tu là?

SIMONET, impatienté.

J'admets qu'il soit nouveau dans ma bouche; mais la question n'est pas là : l'idée te viendrait-elle de te battre à ma place ?

ARISTIDE.

Me battre à ta place; me battre! mais tu n'y songes pas. Ne me répètes-tu pas sans cesse que le duel est une stupidité, une monstruosité! qu'il faut être fou pour se battre; que rien au monde, rien au monde, entends-tu bien, ne vaut la peine qu'on risque sa vie dans une rencontre? J'ai écouté tes préceptes, moi, j'en suis imbu! Il ne peut pas me venir à la pensée comme cela, de moi-même, tout à coup, de saisir une épée et de courir en champ clos.

SIMONET.

Oui, je le vois, tu manques d'enthousiasme!

ARISTIDE.

Bon! de l'enthousiasme maintenant! Mais tu as donc juré de bouleverser toutes mes idées! Respect, cœur, enthousiasme! tu ne me fais grâce d'aucun des mots qui devraient, disais-tu, être rayés de la langue française. Est-ce une épreuve?... voyons, est-ce une épreuve?

SIMONET.

Oui, c'était une épreuve... (Soupirant.) Mais elle ne m'a pas réussi!

ARISTIDE.

Au contraire, puisque tu as pu reconnaître que j'avais profité de tes leçons.

SIMONET, en colère.

Mes leçons! toujours mes leçons! c'est assez m'en parler. Je vous prie de n'y plus faire allusion. (Il s'assied sur le canapé.)

ARISTIDE.

Soit! je ne savais pas te contrarier. (A lui-même, en regardant Simonet.) Mais qu'a donc mon père? je ne l'ai jamais vu comme cela... il a l'air ému, chagrin... S'il en est ainsi, je veux... (Il s'avance près de Simonet qui relève vivement la tête.)

SIMONET.

Que voulez-vous?... je vous croyais parti.

ARISTIDE.

Mais je...

SIMONET, se levant et passant à droite.

Laissez-moi, laissez-moi, je désire être seul.

ARISTIDE.

C'est bien... c'est bien... je m'en vais. (A part.) J'ai par hasard un bon mouvement et voilà comment on le récompense... c'est encourageant. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII

SIMONET, seul.

Allons, il n'y a pas à en douter, ils ne m'aiment ni l'un ni l'autre... Et cependant des enfants aiment toujours leur père, c'est la loi naturelle... (Apercevant madame Simonet qui traverse le jardin.) Bien! ma femme, à présent. Celle-là non plus ne doit pas beaucoup m'aimer. Il est vrai que je l'ai un peu négligée, j'ai vécu toute ma vie en garçon... tandis qu'elle... ah! (Il s'arrête et réfléchit.) A quoi vais-je penser? c'est de la folie! Madame Simonet est ennuyeuse, je le reconnais; elle est quelquefois désagréable, j'en conviens; mais c'est la plus honnête des femmes! elle a de la religion, beaucoup de religion... C'était même là-dessus que je comptais pour en prendre à mon aise. Ah! ma foi, elle se dirige de ce côté, je vais causer un instant avec elle; cela changera le cours de mes idées... drôles d'idées tout de même, je ne puis pas m'en débarrasser, on dirait qu'elles font des petits dans ma tête.

SCÈNE XIV

MADAME SIMONET, SIMONET.

MADAME SIMONET, entrant par la gauche, deuxième plan.

Je ne vous dérange pas, monsieur, en venant travailler ici?

SIMONET.

Pas le moins du monde.

MADAME SIMONET.

C'est la seule pièce de la maison où l'on puisse goûter, en ce moment, un peu de fraîcheur.

SIMONET.

Installez-vous, je vous prie ; tenez, là, sur ce canapé, vous serez très-bien.

MADAME SIMONET, s'asseyant sur le canapé.

Que vous êtes aimable! qu'avez vous donc ?

SIMONET, se rapprochant d'elle.

Il y a un reproche dans cet étonnement, n'est-ce pas?

MADAME SIMONET.

Un reproche? je n'en fais jamais.

SIMONET.

Tant pis! un bon reproche de temps à autre, cela réveille, cela donne du ton, cela peut produire un effet salutaire.

MADAME SIMONET, tout en travaillant.

Oh! il y a certaines natures sur lesquelles rien ne produit plus d'effet.

SIMONET.

C'est pour moi que vous dites cela?

MADAME SIMONET.

Comment pouvez-vous le croire ?

SIMONET.

Je le crois cependant, j'ai lieu de penser que vous m'en voulez?

MADAME SIMONET.

Vous vous reconnaissez donc des torts envers moi ?

SIMONET.

Qui n'en a pas?

MADAME SIMONET, soupirant.

Hélas!

SIMONET, à part.

Pourquoi soupire-t-elle? (Haut en se rapprochant) Voudriez-vous me faire un grand plaisir, madame Simonet ?

MODAME SIMONET.

Oui, monsieur, j'ai pour principe de rendre toujours le bien pour le mal.

SIMONET.

Je serais heureux que vous me fissiez connaître les torts que j'ai pu avoir envers vous. (Il va chercher une chaise et s'assied près d'elle.)

MADAME SIMONET.

Quelle heure est-il ?

SIMONET.

Deux heures! pourquoi cette question ?

MADAME SIMONET.

Pour savoir si j'ai le temps de vous répondre. Vous concevez, cela peut être long.

SIMONET.

Eh bien, rien ne nous presse; commencez.

MADAME SIMONET.

Pourriez-vous me dire à quoi servira cette nomenclature?

SIMONET.

J'ai mon idée! j'ai mon idée !

MADAME SIMONET.

Ah! du moment que vous avez votre idée!... Eh bien, monsieur, puisque vous désirez absolument être édifié sur votre propre compte, je vous dirai que vous m'avez traitée, depuis que nous sommes mariés, en parfaite étrangère, vous n'avez eu pour moi aucune de ces attentions, de ces prévenances qu'on a d'ordinaire pour sa femme; vous avez vécu de votre côté en garçon, me laissant au logis, seule... à me morfondre. Enfin, vous avez été avec moi d'un sans-gêne qui passe toutes les bornes.

SIMONET, à part.

C'est ce que je me disais.

MADAME SIMONET.

Remarquez que je ne me plains pas, que je ne vous reproche rien.

SIMONET.

Oui, oui, c'est convenu; mais, dites-moi, est-ce que je me suis toujours conduit de cette façon?

MADAME SIMONET.

Oh! toujours, avec une régularité exemplaire.

SIMONET.

Même pendant les premières années de notre mariage?

MADAME SIMONET.

C'est justement alors que j'ai eu le plus à me plaindre de

vous... depuis, j'ai dû me faire à votre caractère; mais autrefois...

SIMONET.

Ah! autrefois!... (Se rapprochant encore.) Parlons d'autrefois.

MADAME SIMONET.

Vous ne vous rappelez donc pas qu'à peine marié, vous m'avez quittée pour aller voyager en Italie.

SIMONET.

Oui, je me le rappelle; et qu'avez-vous fait pendant mon absence?

MADAME SIMONET.

Je me suis ennuyée; dans ce temps-là, j'avais la sottise de m'ennuyer, quand je ne vous voyais pas.

SIMONET.

Cependant vous n'étiez pas privée de toute distraction?

MADAME SIMONET.

Non, sans doute; mais il aurait mieux valu que mon mari fût près de moi.

SIMONET.

Pourquoi cela?

MADAME SIMONET.

D'abord parce que c'était son devoir, ensuite parce qu'une femme jeune, jolie... car j'ai été jolie, monsieur Simonet.

SIMONET, à part.

C'est vrai, elle a été jolie!

MADAME SIMONET.

Vous l'avez peut-être oublié?

SIMONET.

Mais non, mais non!

MADAME SIMONET.

Au fait, peut-être ne l'avez-vous jamais su Je disais donc qu'une femme jeune, jolie, isolée, comme je l'étais, est quelquefois exposée à certains dangers.

SIMONET, vivement.

Ah! vous avez couru des dangers?

MADAME SIMONET.

Évidemment, comme toutes les femmes que leurs maris négligent et abandonnent. Il y a toujours, de par le monde, des gens tout prêts à vouloir profiter de ces circonstances-là.

SIMONET.

Mais ils n'en profitent pas.

MADAME SIMONET.

C'est selon.

SIMONET.

Comment, c'est selon ?

MADAME SIMONET.

Sans doute; cela dépend du plus ou moins de vertu de la femme.

SIMONET.

Justement ! aussi, ai-je été toujours bien tranquille.

MADAME SIMONET.

J'en suis persuadée, vous êtes toujours bien tranquille, vous! c'est beaucoup plus commode.

SIMONET.

Il ne s'agit pas de savoir si c'est plus commode ; j'ai toujours été tranquille, parce que j'avais une confiance illimitée en vous, en votre vertu, (insistant) en votre vertu. N'avais-je pas raison?

MADAME SIMONET.

En douteriez-vous ?

SIMONET.

Nullement! nullement! mais vous me faites si coupable envers vous que... malgré moi, à mon insu, cela m'effraye un peu.

MADAME SIMONET.

C'est bien le moins! pour vos péchés, vous méritez bien au moins d'être effrayé.

SIMONET.

Au moins!... et au plus, qu'est-ce que je mérite?

MADAME SIMONET, se levant et passant à droite.

Au plus, monsieur!... Ah! tenez, brisons là! cette conversation m'irrite malgré moi... vous me feriez sortir de mon caractère.

SIMONET, se levant.

Eh! madame, sortez-en; j'en suis bien sorti, moi, depuis une heure.

MADAME SIMONET.

Ah! vous voulez que j'en sorte? Eh bien, oui, j'en sortirai une fois... je vous dirai ce que j'ai sur le cœur depuis si longtemps. Ah! vous croyez qu'il suffit, pour devenir ce qu'on appelle un mari, de demander à sa famille une jeune fille, de la conduire à l'autel et de lui passer une bague au doigt! Vous pensez qu'on ne lui doit rien en échange de son cœur qu'elle

vous livre tout entier, de sa vie qu'elle vous consacre, de la fidélité qu'elle vous jure? Si, monsieur!... on lui doit son amour d'abord, et, lorsque les années viennent et que cet amour s'efface, on lui doit encore d'aimer de toute son âme les enfants qu'elle vous a donnés; de cette façon, la femme sent toujours battre près de son cœur le cœur de son mari!... Quant à vous, monsieur, qui avez trouvé trop pesant et l'amour conjugal et l'amour paternel, et qui vous en êtes affranchi, je déclare que vous avez mal agi et que je ne vous devais ni ma tendresse, ni ma foi, du moment que vout ne me donniez rien en échange.

SIMONET.

Mais, madame, cependant...

MADAME SIMONET.

Adieu, monsieur, j'en ai dit assez. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE XV

SIMONET, puis OLIVIER.

SIMONET, tout abasourdi.

Oui, elle m'en a dit assez! elle m'en a même dit trop! (Il se laisse tomber sur une chaise.)

OLIVIER, après l'avoir considéré un instant, s'avance et lui touche le bras.

Qu'avez-vous donc, cher monsieur?

SIMONET.

Ah! c'est vous... mais je n'ai rien...

OLIVIER.

Vous paraissez abattu.

SIMONET, se levant.

Abattu, moi?... Savez-vous à quoi je pensais?

OLIVIER.

Non.

SIMONET, montrant l'armoire à droite, premier plan.

Vous voyez bien cette armoire, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Parfaitement.

SIMONET.

Eh bien, je songeais tout simplement à déménager les objets qui y sont contenus.

OLIVIER.

Ah! bah! vraiment! drôle d'idée... Que renferme donc cette armoire?

SIMONET.

Un tas de bêtises qui me gênaient à Paris, et que j'ai enfouies là au lieu de les brûler, je ne sais trop pourquoi : des chiffons, des rubans fanés, des livres hors d'usage, des couronnes et des prix obtenus en pension par mes enfants... enfin, un tas de souvenirs d'autrefois. (Courant à l'armoire.) Des souvenirs!... vous allez voir le cas que j'en fais des souvenirs... (Il prend pêle-mêle une partie des objets contenus dans l'armoire.) En voici! en voilà! des prix! des couronnes! et encore des prix! et encore des couronnes! (Il jette tout ce qu'il a dans les bras aux pieds d'Olivier.) Tenez, prenez ce qui vous conviendra! débarrassez-moi de tout cela. (Retournant à l'armoire.) Il y en a peut-être encore .. Oui, voici le livre de messe dont s'est servie madame Simonet, le jour de son mariage, et le voile de Suzanne à sa première communion. (Il contemple le voile.)

OLIVIER.

Eh bien, que faites-vous?

SIMONET.

Moi? rien.

OLIVIER.

On dirait que vous vous attendrissez.

SIMONET, mettant le voile dans sa poche.

Moi, m'attendrir! ah! par exemple!

OLIVIER.

Pourquoi cachez-vous ce voile dont vous ne voulez plus?

SIMONET.

Moi!

OLIVIER.

Oui... vous! Tenez,.. il est là.

SIMONET, éclatant.

Eh bien, oui, il est là! (S'avançant près d'Olivier.) Mais vous n'avez donc pas de cœur, vous?

OLIVIER.

Mais si...

SIMONET, passant à droite.

Non, vous n'en avez pas! Croire qu'on peut impunément toucher ainsi à toutes les épaves du passé!... qu'on peut, en un jour, en une heure, renoncer à l'affection de tous les siens!... perdre sa femme, ses enfants!..

OLIVIER.

Vous les avez perdus?

SIMONET.

Ils ne m'ont jamais aimé. (Il s'assied accablé à droite.)

OLIVIER.

Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait?

SIMONET.

Comment! qu'est-ce que cela me fait? Mais vous ne comprenez donc pas que je les aime davantage, depuis que... depuis que...

OLIVIER.

Depuis qu'ils ne vous aiment plus?

SIMONET.

Justement.

OLIVIER.

Eh bien, prouvez-leur qu'ils ne sont que des ingrats!

SIMONET, se levant.

Oui, c'est une idée!... je veux les confondre!... je veux qu'ils rougissent de leur insensibilité... que faut-il faire?

OLIVIER.

Venez, je vais vous le dire. (Ils sortent par le fond.)

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONET, puis JOSEPH.

SIMONET, assis devant une table à droite, et mettant sous pli des papiers.

Il y a des moments où je me demande si c'est vraiment bien moi qui suis là, devant cette table. Quelle révolution! mon Dieu! quelle révolution en si peu de temps! Dire que le duel! le duel si contraire à mes principes, je l'envisage froidement... et que moi-même, tout à l'heure, peut-être... Oui, cette rencontre est inévitable... (A Joseph qui ouvre la porte) Eh bien, Joseph, qu'a répondu madame Simonet?

JOSEPH, qui est entré par la porte de gauche.

Madame fait dire à monsieur qu'elle va se rendre ici.

SIMONET.

C'est bien, merci... Qu'avez-vous fait de cette boîte de pistolets que je vous ai dit de préparer?

JOSEPH.

Elle est dans la chambre de monsieur, sur sa commode.

SIMONET, négligemment.

Bien. Il est possible qu'il me prenne fantaisie d'aller m'exercer au tir; gardez-vous au moins de supposer qu'il s'agisse de quelque affaire d'honneur.

JOSEPH, froidement.

Monsieur peut être tranquille : je sais bien que monsieur n'est pas homme à avoir un duel.

SIMONET, vivement.

Pourquoi cela, je vous prie?

JOSEPH.

Dame! monsieur n'a pas l'habitude...

SIMONET, se levant et passant à gauche.

L'habitude! l'habitude! qu'appelez-vous l'habitude? On n'a pas l'habitude de se battre tous les jours, c'est vrai; mais il peut se présenter certaines circonstances... enfin, s'il le fallait absolument...

JOSEPH.

Cela regarde monsieur.

SIMONET, à part.

C'est bizarre. mais la froideur de ce domestique m'est pénible. Hélas! c'est peut-être à moi qu'il faut m'en prendre. De même que le serviteur contracte des devoirs envers son maître, le maître en contracte peut-être envers son serviteur.

JOSEPH.

Monsieur n'a plus d'ordres à me donner?

SIMONET.

Joseph, depuis combien de temps êtes-vous à mon service?

JOSEPH.

Depuis dix ans, monsieur.

SIMONET.

Dix ans! (A part.) Il y a dix ans qu'il vit de ma vie, qu'il respire le même air que moi, et je ne l'ai peut-être jamais regardé. (Il considère Joseph.)

JOSEPH.

Monsieur trouve que je devrais être en ce moment en grande livrée... mais...

SIMONET.

Non, ce n'est pas cela. Avez-vous une famille, Joseph? (Il s'assied sur le canapé.)

JOSEPH.

Non, monsieur; dans ma position...

SIMONET, à part.

Oui, je comprends... par économie... (Haut.) Avez-vous pu placer quelque argent depuis que vous êtes chez moi?

JOSEPH.

J'ai quelques centaines de francs à la caisse d'épargne; cela rapporte de biens petits intérêts...

SIMONET.

Qu'importe! vos fonds sont placés dans votre pays, dans votre patrie, avantage inestimable! (A lui-même.) Il n'a pas l'air de me comprendre... quelle sécheresse de cœur!

JOSEPH.

Si monsieur n'a pas de nouveaux ordres à me donner?

SIMONET.

Non, vous pouvez vous retirer. (Il se lève et passe à droite.) Mais auparavant, prenez ceci. (Il lui donne cinq louis.)

JOSEPH.

Cinq louis! que faudra-t-il en faire?

SIMONET.

Vous les placerez à la caisse d'épargne comme le reste.

JOSEPH, vivement.

Ah! monsieur!... monsieur me comble, je remercie beaucoup monsieur!

SIMONET, à part.

J'ai vaincu sa froideur!... (Haut.) Allez, Joseph, j'entends madame Simonet. (Joseph sort à droite.)

SCÈNE II

MADAME SIMONET, SIMONET.

SIMONET, marchant avec gravité, à sa femme.

Je vous remercie, madame, de vous être rendue à mon appel; et Suzanne, je vous avais fait prier de me l'amener.

MADAME SIMONET, passe à droite.

Elle me suit.

SIMONET.

Très-bien! Puisque nous sommes seuls pendant un instant, j'aurais quelques mots à vous dire.

MADAME SIMONET.

Je vous écoute.

SIMONET.

Une révolution s'est opérée en moi depuis hier, madame.

MADAME SIMONET.

Je vous en félicite, monsieur.

SIMONET.

Je vous serais obligé de ne pas m'interrompre... J'ai fait un retour sur moi-même et j'ai reconnu que nous avions en effet quelques devoirs à remplir envers Dieu, envers nous mêmes, envers notre pays, notre famille et notre prochain.

MADAME SIMONET.

Cela n'est pas douteux.

SIMONET.

J'ai été en même temps forcé de reconnaître que je n'avais rempli aucun de ces devoirs.

MADAME SIMONET.

C'est triste.

SIMONET.

Je l'avoue, c'est fort triste. Cependant, la connaissance que j'ai acquise de mes torts a eu un bon résultat; celui de me permettre d'envisager les fautes d'autrui avec autant de douleur, mais avec moins de sévérité.

MADAME SIMONET.

L'indulgence, monsieur, est la première des vertus chrétiennes.

SIMONET.

La première ou la seconde, je ne sais pas au juste; quoi qu'il en soit, et c'est là surtout ce que j'avais à cœur de vous dire, vous n'aurez jamais à subir aucune récrimination de ma part, aucun reproche au sujet du passé.

MADAME SIMONET.

Des reproches! mais je l'espère bien, pourquoi m'en feriez-vous? Si quelqu'un doit adresser des reproches à l'autre...

SIMONET.

Laissons cela, laissons cela; le moment serait mal choisi pour un entretien de ce genre.

MADAME SIMONET.

Cependant, je voudrais...

SIMONET.

Silence! voici votre fille. (Il se lève et va au-devant de Suzanne.)

SCÈNE III

SUZANNE, SIMONET, MADAME SIMONET.

SUZANNE, à Simonet.

Tu désires me parler, mon père?

SIMONET.

Oui, ma chère Suzanne; assieds-toi près de moi, là, c'est cela. (Il fait asseoir Suzanne sur le canapé et présente une chaise à sa femme, puis il s'assied entre elles.) Maintenant, causons comme de bons camarades. Tu as l'air étonnée que je te parle avec tendresse; mais, vois-tu, la vie est environnée de périls, un accident est bientôt arrivé...

SUZANNE.

Que dis-tu donc?

SIMONET.

Rien; ne me demande pas d'explications, je ne puis pas t'en donner. Je voulais seulement te dire que je rassemblais en ce moment autour de moi toutes les affections que j'ai négligées jusqu'ici, mais sur lesquelles je ne puis m'empêcher de compter encore un peu; la tienne est de ce nombre, n'est-ce pas? Il y a bien dans un petit coin de ton cœur un reste de tendresse pour moi.

SUZANNE.

Mais certainement.

SIMONET.

Mon Dieu! je ne suis pas exigeant, je ne te demande pas de m'aimer comme une fille doit aimer son père...

SUZANNE.

Pourquoi donc cela?

MADAME SIMONET, se levant.

Que signifie?

SIMONET, bas à madame Simonet.

Rassurez-vous, madame, elle ne saura rien, j'ai toutes les délicatesses. (Madame Simonet se rassied. Simonet s'adressant à Suzanne.) Je te prierai seulement de me traiter en ami, en vieil ami qui t'a vue naître et grandir; de cette façon, il n'existera entre nous aucune gêne, aucune contrainte... et tu ne craindras pas de me faire tes petites confidences de jeune fille.

MADAME SIMONET.

Ses confidences! quelles confidences?

SIMONET, à Suzanne.

J'ai cru remarquer depuis quelque temps que tu étais triste, rêveuse, que tu aimais la solitude et que...

MADAME SIMONET.

Mais, monsieur, ce que vous dites là est inutile.

SIMONET.

Non, madame, car il y a un danger pour Suzanne dans le sentiment qu'elle éprouve : celui que son cœur a distingué, celui dont vous ignorez même l'existence, vous qui prétendez cependant tout prévoir... celui là est indigne d'elle.

SUZANNE, se levant.

Indigne de moi, lui!

SIMONET, à sa femme.

Vous voyez, comme elle le défend. (Se levant et s'adressant à Suzanne.) Oui, mon enfant, indigne de toi; s'il t'aimait réellement, aurait-il essayé, comme il l'a fait, de te compromettre.

SUZANNE.

Lui!

MADAME SIMONET.

Ma fille a été compromise! par qui?

SIMONET.

Par celui que nous avons si follement introduit dans notre intimité : M. Julio Bénetti.

SUZANNE.

Ah! je savais bien que ce n'était pas lui.

SIMONET.

Tu dis...?

SUZANNE.

Je dis, mon père, que tu te trompes.

SIMONET.

Cependant, tout à l'heure, ton émotion t'a trahie! De qui croyais-tu que je parlais?

SUZANNE.

Mon père...

MADAME SIMONET, à son mari.

Monsieur, j'ai pu, par condescendance pour vous, renoncer à mes droits sur mes enfants; je les reprends aujourd'hui. Si Suzanne a quelque confidence à faire (allant à sa fille) c'est à moi qu'elle la fera; je saurai lui prouver que je suis digne de sa tendresse.

SIMONET.

Eh bien, moi aussi! je lui prouverai ma tendresse et d'une façon plus victorieuse que vous. Ah! vous me poussez à bout, vous me contraignez à tout vous dire!...

MADAME SIMONET.

Mais non, monsieur.

SIMONET.

Je vous demande pardon, vous m'y contraignez! en paraissant douter des sentiments affectueux que j'ai pour Suzanne.

MADAME SIMONET.

Vous?

SIMONET.

Moi!

MADAME SIMONET.

Vous?

SIMONET.

Oui, moi!

MADAME SIMONET.

Allons donc! monsieur.

SIMONET.

Puisqu'il en est ainsi, apprenez que je me bats dans un instant avec M. Julio Bénetti.

SUZANNE, courant à son père.

Comment!

MADAME SIMONET.

Vous!

SIMONET.

Oui, moi! vous pouvez vous étonner, j'y suis fait, cela ne me blesse plus. Mais je veux que vous sachiez qu'au besoin je sais remplir tous mes devoirs, même les plus pénibles.

SUZANNE.

Quoi! mon père...

SIMONET, s'éloignant.

Adieu, j'ai quelques dispositions à prendre avant l'arrivée de mes témoins, je ne veux pas me laisser attendrir, ce qui pourrait arriver... Je ne suis pas habitué à toutes ces émotions-là. (Il sort vivement par la droite.)

MADAME SIMONET.

Viens, ma fille, viens, ne laissons pas ton père seul. (Elle sort à droite avec Suzanne. — Laure entre au même moment par la gauche.)

SCÈNE IV

LAURE, puis OLIVIER.

LAURE, étonnée.

Quoi ! tout le monde s'éloigne quand je parais ! que veut dire? (Elle passe à droite et s'adresse à Olivier qui entre par le fond.) A la bonne heure, vous, du moins, vous ne me fuyez pas.

OLIVIER.

Vous fuir ! cela ne m'est jamais arrivé, et aujourd'hui surtout je ne commettrais pas une telle maladresse.

LAURE.

Aujourd'hui surtout?

OLIVIER.

Sans doute, n'avez-vous pas quelque confidence à faire à votre ami dévoué, à votre compagnon d'enfance? (Il la fait asseoir à l'extrême droite.)

LAURE.

Seriez-vous prophète?

OLIVIER, s'asseyant près d'elle.

Plus que vous ne pensez, car je sais ce que vous avez à me dire.

LAURE.

Vraiment !... voyons.

OLIVIER.

Il s'agit de Julio, n'est-ce pas ?

LAURE.

Continuez.

OLIVIER.

Lorsque son nom de guerre vous a été dévoilé, vous avez été charmée de voir que celui dont la voix vous avait si vivement impressionnée, votre mystérieux magnétiseur en un mot, n'était pas un simple ténor, mais un homme du monde, appartenant à une des meilleures familles de l'Italie. Alors, votre dignité étant à couvert, vous vous êtes intéressée au récit de ses aventures, à sa ruine momentanée, à ses luttes et enfin à ses succès, qui lui ont permis de rétablir sa fortune et de reprendre sa position dans le monde... Est-ce exact ?

LAURE.

Peut-être.

OLIVIER.

Puis, vous avez fait ensemble un peu de musique, et il vous

a redit ce fameux air qui vous émotionne si vivement, quand c'est lui qui le chante.

LAURE.

Mais, mon cher Olivier, tout Vichy en sait autant que vous ; mes croisées étaient ouvertes.

OLIVIER.

Oui ; mais on ne sait pas comme moi que vous n'avez pu retrouver impunément celui qui vous a fait ressentir la seule grande émotion de votre vie, que vous avez cédé au prestige du souvenir, de l'imprévu! et que dans l'enivrement de soirées semblables à celles qui vous avaient autrefois charmée, en écoutant de nouveau cette voix qui vous ravit, vous avez renié toutes vos théories fanfaronnes, vous vous êtes avouée vaincue ; vous aimez enfin !

LAURE, après un silence.

Eh bien, oui, vous m'avez deviné ; mes dédains, ma froideur, mon orgueil, m'ont prouvé que je n'étais, comme les autres femmes, qu'un être passif, dominé, soumis à tous les entraînements, esclave de mon imagination. J'ai dû reconnaître la misérable infirmité de la nature humaine, tout mon échafaudage d'indifférence s'est écroulé. La lumière a lui dans mon cœur, et je vous cherchais en effet pour vous dire : Olivier, vous pouvez m'aimer, car je me crois maintenant capable de vous comprendre.

OLIVIER.

Vous vous trompez, Laure ! vous me connaissez depuis trop longtemps pour m'aimer jamais; je m'en suis rendu compte dès le jour où je vous ai revue! C'est Julio que vous aimerez tôt ou tard. Votre orgueil se révolte encore contre cette pensée, vous essayez de lutter, et votre cœur, qui se craint, vient chercher un refuge près du mien. Mais, moi, qui vous ai devinée, moi qui ai juré que vous ne resteriez pas plus longtemps indifférente à toute affection, je me charge de vous éclairer.

SCÈNE V

ARISTIDE, OLIVIER, LAURE.

ARISTIDE, entrant précipitamment du fond, et s'adressant à Olivier.

Pardon, ma cousine. (Il entraîne Olivier un peu à gauche.) Eh bien, avez-vous vu mon père ?

OLIVIER.

Non, et vous ?

ARISTIDE.

Moi non plus ; je viens de réparer le désordre de ma toilette... et...

LAURE, à part.

Que de mystère !

ARISTIDE.

Et je voulais vous dire...

OLIVIER.

Voilà M. Simonet qui vient.

SCÈNE VI

ARISTIDE, OLIVIER, LAURE, SIMONET.

SIMONET, s'avançant gravement vers Olivier.

Messieurs, toutes mes dispositions sont prises... (Il s'arrête en apercevant Laure.)

LAURE, à part, en remontant.

Décidément je suis de trop... je me retire. (Haut.) Messieurs. (Elle salue et sort par le fond.)

SIMONET, à Olivier.

Ainsi que je vous en avais chargé, vous avez pu voir M. Julio ?

OLIVIER.

Nous le quittons.

SIMONET.

Eh bien ?

OLIVIER.

Tout en manifestant, comme je l'espérais, ses plus vifs regrets d'avoir été en partie cause des bruits fâcheux qui ont circulé sur le compte de mademoiselle Suzanne, il a reconnu la nécessité d'une rencontre et il s'est mis à notre disposition.

SIMONET.

A la bonne heure... Quelle arme a-t-il choisie ? (Il passe à gauche.)

OLIVIER.

Le pistolet.

SIMONET.

A combien de pas ? (Il revient à droite.)

OLIVIER.

A vingt-cinq pas.

SIMONET, après avoir réprimé un geste.

Quelle place a été désignée ?

OLIVIER.

Un terrain que nous connaissons, près d'ici.

SIMONET.

Il ne me reste plus qu'à vous demander quelle heure vous avez prise ?

OLIVIER.

Huit heures.

SIMONET.

Huit heures du soir?

OLIVIER.

Non, du matin.

SIMONET.

Comment du matin! mais il est plus de dix heures.. C'est donc pour demain ?

OLIVIER.

Mais non, pour aujourd'hui.

SIMONET.

Comment, pour aujourd'hui?

OLIVIER.

Sans doute... tout est fini.

SIMONET.

Quoi? qu'est-ce qui est fini?

OLIVIER.

La rencontre a eu lieu.

SIMONET.

Mais je n'ai pas bougé d'ici... Vous ne me persuaderez pas, j'imagine, que je me suis battu.

OLIVIER.

Non; mais Aristide qui est, là, étendu sur ce fauteuil et qui a repris son calme habituel, Aristide s'est battu ce matin, à huit heures, au pistolet, sur le terrain dont j'ai parlé; je lui servais de témoin.

SIMONET, courant à Aristide.

Tu es blessé?

ARISTIDE, tranquille et se levant.

Non, pas que je sache...

SIMONET.

Tu as tué ton adversaire?

ARISTIDE.

Je l'ai manqué, et il a cru devoir tirer en l'air.

SIMONET.

Pourquoi t'es-tu battu à ma place?

ARISTIDE, tranquillement.

L'honneur de ma sœur me regardait bien tout autant que toi... et puis, là, franchement, je ne pouvais pas te laisser te battre... Si on t'avait tué!

SIMONET, vivement.

Et si on t'avait tué, toi!... Cette pensée-là seulement me fait venir les larmes aux yeux.

ARISTIDE.

Vraiment?

SIMONET.

Oui, tiens, regarde... je crois même que, si je m'écoutais, je pleurerais comme un enfant!

ARISTIDE.

Tu m'aimes donc?

SIMONET.

Je ne sais pas, mais j'ai beau me retenir... Décidément je pleure, c'est plus fort que moi.

ARISTIDE.

Eh bien, moi aussi... j'ai les yeux tout humides. C'est sans doute mon système nerveux qui, depuis ce matin...

SIMONET.

Oui, oui, ce sont les nerfs.

OLIVIER, *s'avançant.*

Si pour calmer vos nerfs, vous vous embrassiez? On dit que ça soulage. (*Madame Simonet, Suzanne et Laure paraissent au fond.*)

SIMONET.

Ah ! ça soulage?

ARISTIDE.

Vous croyez?

OLIVIER

Oui.

SIMONET.

Alors. (*Tendant les bras à son fils.*) Veux-tu ?

ARISTIDE, *se jetant dans les bras de Simonet.*)

Ma foi, oui! je veux bien. (*Pendant qu'ils se tiennent embrassés, Olivier remonte près de madame Simonet, de Suzanne et de Laure, et leur parle bas.*)

SCÈNE VII

ARISTIDE, SIMONET, OLIVIER, MADAME SIMONET, SUZANNE, LAURE.

ARISTIDE.

Ça va mieux.

SIMONET.

Moi aussi, je me sens plus à mon aise, je suis moins agité.

ARISTIDE.

Je respire plus librement.

SIMONET.

Peut-être qu'entre parents, il faut quelquefois laisser son cœur s'épancher un peu.

ARISTIDE.

C'est possible, au point de vue de la santé.

SIMONET.

C'est une question d'hygiène. Nous recommencerons, si tu veux, de temps en temps?

ARISTIDE.

Oui, les jours d'orage.

SUZANNE, qui s'est avancée doucement.

Tout cela n'est pas juste.

SIMONET, se re ournant.

Qu'est-ce qui n'est pas juste?

SUZANNE.

Vous faites entre vous des projets, des plans, vous vous entendez pour soigner votre santé, mais la mienne est peut-être altérée aussi; j'ai peut-être besoin d'un peu de tendresse.

SIMONET, la regardant.

Bah! est-ce que tu m'aimerais aussi, toi?

SUZANNE.

Pourquoi en doutes-tu? Parce que je ne me suis pas battue à ta place, mais je ne pouvais pas; sans cela...

SIMONET

Tu l'aurais fait?

SUZANNE.

Avec plaisir.

SIMONET, à lui-même.

Voyons! voyons! mais depuis une heure de leur côté et du mien, la voix du sang parle, elle crie même! que veut donc dire... (Courant à madame Simonet et l'amenant en scène.) Vous désiriez tout à l'heure une explication... eh bien, ayons-la... Me direz-vous pourquoi vous m'avez laissé concevoir des soupçons.

MADAME SIMONET.

Des soupçons, sur qui?...

SIMONET.

Sur vous.

MADAME SIMONET.

Vous m'avez soupçonnée, moi! vous avez perdu la tête, mon ami. (Elle s'éloigne à droite.)

SIMONET, courant à Olivier.

Ah çà! que me disiez-vous donc?

OLIVIER.

Dame! mon cher, vous paraissiez ne pas aimer vos enfants, vous viviez entre vous en parfaits étrangers... Mais, maintenant, vous vous êtes conduit et vous vous conduirez en père de famille.

SIMONET.

Toujours! je le jure! (Retournant à ses enfants et leur prenant la main.) Entendez-vous, je le jure!

ARISTIDE.

Qu'est-ce que tu jures?

SIMONET.

Je jure de vous aimer comme un père doit aimer ses enfants.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Julio Bénetti.

SIMONET.

Hein! quoi!... lui! chez moi!... jamais! (Il fait un pas vers la porte. Olivier le retient.)

SCÈNE VIII

LAURE, ARISTIDE, SIMONET, JULIO, OLIVIER, MADAME SIMONET, SUZANNE.

JULIO, s'adressant à Simonet.

Monsieur, après avoir donné à votre fils la satisfaction qu'il m'a demandée, je viens me mettre à vos ordres si vous pensez que j'aie encore quelque chose à faire pour détruire les soupçons dont mademoiselle votre fille a été l'objet.

SIMONET.

Mais le duel que je viens d'avoir... non, que mon fils a eu, a suffisamment établi, il me semble...

OLIVIER, s'avançant.

Cela ne suffit pas... un mariage est nécessaire...

SIMONET, allant à Olivier.

Un mariage! mais ce serait donner raison...

OLIVIER.

Cela dépend de quel mariage. . Qu'est-ce qui a été en partie cause des propos que nous voulons démentir? L'assiduité de Julio auprès de madame de Neuville et de mademoiselle Suzanne!... Qu'il prouve que ce n'était pas à cette dernière qu'il s'adressait.

JULIO.

De quelle façon ?

OLIVIER.

En épousant madame de Neuville.

LAURE.

Mais, mon ami...

OLIVIER.

Vous aussi, ma chère Laure, vous avez eu quelques torts envers votre cousine, ne voudrez-vous pas nous aider à les réparer ?

LAURE.

Mais... on ne marie pas ainsi les gens; donnez-moi le temps de la réflexion.

OLIVIER.

C'est trop juste. (Bas à Julio.) Elle consentira.

JULIO.

Vous me rendez donc votre amitié, Olivier?

OLIVIER.

Oui, car vos erreurs ne sont que le résultat de la mauvaise opinion que vous aviez de nous; vous n'en commettrez plus maintenant que vous avez appris à nous connaître. Nous avons tous au fond de notre cœur, sachez-le bien, une corde sensible qu'il ne s'agit que de faire vibrer : un mot, une belle action, une étincelle suffisent à nous faire sortir de notre apathie et de notre insensibilité ; nous ne sommes pas des indifférents, mais des fanfarons d'indifférence!

MADAME SIMONET.

Cependant, mon cher monsieur Olivier, vous paraissez faire une exception.

OLIVIER.

Comment cela, madame ?

MADAME SIMONET.

Tout le monde aime ici, tandis que vous...

OLIVIER.

Moi, je ne vous ai pas encore ouvert mon cœur.

MADAME SIMONET.

Eh bien, parlez.

OLIVIER.

Soit!... Madame, j'aime de toute mon âme mademoiselle votre fille, et je vous prie de m'accorder sa main.

SIMONET.

Vous aimez ma fille! tiens! Et, elle, vous aime-t-elle?

MADAME SIMONET.

Dispensez-la de répondre, mon ami; elle m'a fait ses confidences.

SIMONET.

A vous! prenez garde! si je devenais jaloux! j'en suis bien capable.

SUZANNE, se mettant entre eux et leur prenant la main.

Non, père! tu ne pourras pas l'être ; maintenant tu ne quitteras plus ma mère, et c'est à vous deux, assis l'un près de l'autre et la main dans la main, que je ferai mes confidences.

SIMONET, s'essuyant les yeux.

Allons, décidément, j'ai plus de bonheur que je n'en mérite : j'ai d'excellents enfants et je crois même... qu'au fond ma femme est bonne. (A Olivier.) Allez, je vous donne Suzanne. (Avec fierté.) Dire que bientôt je serai grand-père * !

* Laure, Julio, Aristide, Simonet, Suzanne, Olivier, madame Simonet.

FIN

Imprimerie L. Toinon et Cᵉ, à Saint-Germain.